VOLUME VI. WINNIPEG, MAN., MERCREDI, 5 JUIN 1918 NUMERO 4

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:

Canada et Etats-Unis	$1.50
Union Postale	$2.00

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Impri[...] publié par la
WEST CA[...] A PUB. CO. LTD.
619 McDermot
Téléphones Garry 4264-4265

POUR LA DEFENSE NATIONALE

ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA

Chambre 6, Immeuble Provencher, Saint-Boniface. — Tél. Main 4479

Nous accusons réception des montants suivants, reçus pendant la semaine, en priant, les donateurs d'agréer l'expression de nos remerciements.

LABROQUERIE

M. l'abbé A.-Alexandre Giroux, curé	$6.50
M. Pierre Boily	1.00
M. Ovide Boily	1.00
M. Zéphyrin Boily	1.00
Mme Thomas Boily	1.00
M. René Boissinot	1.00
M. Emmanuel Boissinot	1.00
M. Simon Boutin	1.00
M. François Brisson	.50
M. Augustin Carrière	1.00
M. Hector Fabas	1.00
M. Hormisdas Granger	1.00
M. Joseph Granger	1.00
M. Louis-Joseph Granger	1.00
Mlle Marie Granger	1.00
Mlle Rosalie Granger	1.00
M. Philippe Houde	1.00
M. Stanislas Jolicoeur	1.00
M. Charles Langlais	1.00
M. Pierre Laramée	1.00
M. Henri Normandeau	1.00
M. Philippe Savard	1.00
M. Honoré Simard	1.00
Mlle Evélina Vallée	1.00
M. Wilfrid Normandeau	1.00
Anonyme	1.00
Total	$31.00

SAINT-MALO

M. L.-M. Tétreault	$2.00

SAINT-ADOLPHE

M. Abraham Cyr	$1.00

SAINTE-ANNE DES CHENES

M. Onésime Benoit	$1.00

SAINT-CLAUDE

Mme S. Arnaud	$1.00

ISLE-DES-CHENES

M. W. Hallama	$1.00

SAINT-JOSEPH

M. Isidore Lussier	$1.00

NOTRE-DAME DE LOURDES

M. Charles Augert	$1.00

SAINTE-ROSE DU LAC

M. Alex. Hamelin	$1.00

SAINTE-PIERRE JOLYS

André Moufflier	$1.00

FANNYSTELLE

Contribution paroissiale	$50.00

LE CONGRES

Tous les centres français devraient avoir des représentants au congrès des Canadiens-français, en juin.

Le groupe français du Manitoba n'a pas d'allures provocatrices, ne désire aucunement se battre; il préfère la paix et veut faire tout son possible pour la promouvoir, mais sans abdiquer, se déshonorer et mourir. C'est la politique suivie à l'Association d'Education. Selon nous c'est la bonne.

Mais pour ne pas mourir il faut agir et agir en hommes intelligents qui savent proportionner leur action aux circonstances.

Inutile d'insister sur les circonstances. On veut nous étouffer: si l'étranglement peut être consommé dans le silence, tant mieux: l'ennemi ne désire pas l'éclat, mais il tient à arriver au but. "Lentement mais sûrement", a dit l'un d'eux, que nous pourrions nommer, — et il n'est pas des moindres

Le Congrès a pour but de faire de la lumière sur les agissements de ceux qui travaillent à nous faire disparaître et d'orienter l'action de tout le groupe vers une défense efficace.

Nous escomptons deux choses des délégués qui prendront part au Congrès. Information détaillée et certaine sur l'état actuel du français dans chacun des groupes qu'ils viennent représenter. Ils ne viennent pas simplement écouter ce que les autres peuvent avoir à faire connaître, mais, partie d'une assemblée délibérante, ils doivent apporter leur pierre à l'édifice. Une petite enquête locale avant de partir pour Saint-Boniface, c'est facile à faire. Encore faut-il que cela soit fait.

Le groupe représenté par tels délégués a-t-il reculé? Maintient-il ses positions? LE SAVOIR EST DE SUPREME IMPORTANCE!

Il serait puéril de cacher la vérité, de peur de passer pour avoir moins bien fait qu'en d'autres endroits. S'il y a recul, il faut le faire savoir. Ce fléchissement peut être la cause d'une action plus énergique de la part de ceux qui trouvent que nous sommes de trop au soleil, et la pression peut avoir été au-dessus du pouvoir ordinaire de résistance de la part d'un groupe éloigné et faibli. Le secours de l'Association peut alors être très appréciable, il peut peut-être sauver la position, mais tout d'abord il faut savoir.

Les délégués doivent donc se mettre parfaitement au courant de l'état du français dans leurs souscriptions. Si l'on fait bien attention à ce détail qui est de grande importance, le Congrès fournira une documentation absolument nécessaire à l'Association pour qu'elle puisse faire son oeuvre. On peut affirmer sans crainte de se tromper que la difficulté à se procurer une documentation abondante et précise a été le cauchemar de l'Exécutif pendant son terme d'office. Les officiers généraux se sont souvent demandé s'il y avait vraiment une apathie aussi radicale que celle qui semblait se déduire des faits.

Les faits mentent rarement: nous n'osons pourtant pas croire à une apathie aussi radicale. On n'y songe pas: on se fie au voisin, on ne croit pas que l'absence de documents sur tel point puisse affecter l'oeuvre totale, et il arrive que ces points se multipliant, l'oeuvre totale est fort embarrassée dans sa marche en avant.

Voilà la première chose que nous mentionnions au début de cet article; qu'on nous permette d'insister: elle est de très grande importance.

La seconde chose est d'ordre plus matérielle, mais elle est vitale Les comités locaux devront se mettre à l'oeuvre pour obtenir de leurs groupements respectifs l'assistance financière nécessaire.

Les comités locaux se demandent souvent ce qu'ils peuvent bien avoir à faire chez eux. Voilà de la besogne toute taillée.

On se demande quelle somme il faudrait verser. Qu'on nous permette de dire ici notre sentiment: nous croyons que c'est un minimum nécessaire à une action sérieuse de l'Association. Libre, c'est clair, à plus sage de faire d'autres suggestions. Nous croyons que le moins qui puisse être fait, pour être sérieux, c'est une offrande équivalente à une piastre par famille.

Les membres des comités locaux sont des hommes pratiques, des hommes d'affaires souvent; ils savent que l'éducation des masses est lente et pénible; ils ne perdront pas de vue qu'un bon nombre des nôtres pensent encore qu'il suffit de crier le 24 juin pour défendre nos positions. Les gens avertis savent que ces cris valent à peu près zéro. En attendant que ceux qui ne sont encore qu'au stage des cris en soient arrivés à plus sérieux, les membres des cercles locaux devront s'adresser aux plus généreux et aux plus pratiques en vue de recevoir une aide plus substantielle qui compensera pour l'absence de ceux qui se contentent encore de parler.

La mesure de chaque groupement, nous le répétons, devrait être une somme équivalant à l'offrande d'une piastre par famille.

Qu'on se compte, puis qu'on consulte un instant les listes de souscription fournies par l'Association à la presse française de cette province. La conclusion s'imposera. Il importe de savoir le nombre de ceux qui croient encore que le patriotisme à une piastre par année, c'est trop cher.

"L'Action Catholique" de Québec disait ces jours derniers:

"Il y a toujours des citoyens qui ne paraissent pas se douter "que ce qui importe à tout le monde leur importe à eux aussi, puis- "qu'ils font partie de tout le monde."

De ces citoyens nous en trouvons même au Manitoba, et en grand nombre.

Le compte-rendu financier qui sera donné au Congrès dira dans quelle mesure chaque groupe se rend compte qu'il fait partie de tout le monde.



CANADA

AVIS PUBLIC

DOCUMENTS QUE DOIT PORTER

tout homme qui n'est pas au service actif dans quelqu'une des forces navales ou militaires de Sa Majesté, ou dans les forces navales ou militaires de quelqu'un des Alliés de Sa Majesté, et qui apparemment peut être ou est raisonnablement soupçonné être compris dans la **Classe Un** sous le régime de la Loi du Service Militaire, 1917, qui, pour quelque raison, peut prétendre qu'il n'est pas compris dans la **Classe Un** sous le régime de la loi.

AVIS est par les présentes donné que, en vertu des dispositions de l'Arrêté du Conseil (P.C. 1013), du 20 avril 1918, le et après le 1er jour de juin 1918, toute personne du sexe masculin qui n'est pas en service actif dans quelqu'une des forces navales ou militaires de Sa Majesté, ou dans les forces navales ou militaires des Alliés de Sa Majesté, et qui apparemment peut être ou est raisonnablement soupçonnée être comprise dans la classe un sous le régime de la Loi du Service Militaire, 1917, qui affirme, prétend ou allègue ou de la part de qui il est affirmé, prétendu ou allégué qu'il n'est pas, soit par raison d'âge, d'état, de nationalité, d'exception ou autrement, compris dans la classe un sous le régime de la Loi du Service Militaire, 1917, telle qu'alors définie; ou que, bien que compris dans cette classe, il est exempté du service militaire ou n'y est pas astreint, — devra avoir sur sa personne en tout temps ou dans ou sur quelque bâtiment ou maison où il est en aucun temps,

ÂGE

S'il est prétendu qu'il n'est pas compris dans cette classe à raison de son âge, un certificat officiel de la date de sa naissance, ou un certificat de son âge signé par deux citoyens notables résidant dans la communauté où il vit et ayant connaissance du fait; ou,

MARIAGE

S'il est prétendu qu'il n'est pas compris dans la classe à raison de mariage, un certificat, soit officiel, soit signé par deux citoyens notables résidant dans la communauté où il vit et ayant connaissance du fait, certifiant son mariage et que sa femme est vivante; ou,

NATIONALITÉ

S'il est prétendu qu'il n'est pas compris dans la classe à raison de sa nationalité, un certificat de sa nationalité signé par un Consul ou un Vice-Consul de l'Etat ou pays étranger auquel il prétend devoir allégeance; ou un passeport émis par le gouvernement de ce pays établissant sa nationalité; ou,

SERVICE ACTIF

S'il est prétendu qu'il est excepté comme membre de quelqu'une des forces de Sa Majesté ou comme ayant, depuis le 4 août 1914, servi dans les forces militaires ou navales de la Grande-Bretagne ou de ses Alliés sur quelque théâtre de guerre réelle et qu'il en a été honorablement libéré, des documents officiels ou un certificat prouvant le fait; ou,

CLERGÉ

S'il est prétendu qu'il est excepté en qualité de membre du clergé, ou de quelque ordre reconnu d'un caractère exclusivement religieux, ou qu'il est un ministre d'une dénomination religieuse existant au Canada le 29 août 1917, ou comme étant un membre de quelque autre société ou corps, un certificat du fait signé par un titulaire compétent à signer ce certificat d'après les règlements de l'église, de l'ordre ou de la dénomination, société ou corps, auxquels il appartient; ou,

EXEMPTION

S'il est prétendu qu'il est exempté du service militaire ou n'y est pas astreint, à raison de quelque exemption accordée ou réclamée ou d'une demande pendante sous le régime de la Loi du Service Militaire, 1917, ou de règlements sous le régime de cette loi, ses papiers d'exemption, ou un certificat du Registraire ou du Sous-Registraire du district dont il relève prouvant le fait; ou,

AUTRE CLASSE

S'il est prétendu qu'il n'est pas compris dans la classe, ou qu'il est exempté, non astreint ou excepté pour toute autre raison, un certificat de deux citoyens notables résidant dans la communauté où il vit, ayant connaissance du fait sur lequel repose la prétention et en certifiant

DÉFAUT DE PORTER LES PREUVES REQUISES

Si le ou après le 1er juin 1918, toute pareille personne du sexe masculin est trouvée sans avoir les preuves ou certificats requis sur sa personne ou dans ou sur quelque bâtiment ou maison dans lesquels il se trouve, il sera dès lors présumé être une personne alors astreinte au service militaire et être un déserteur ou un délinquant sans permission.

PEINE

Et il sera aussi passible sur conviction sommaire d'une amende ne dépassant pas $50 ou d'un emprisonnement d'un mois au plus, ou des deux peines de l'amende et de l'emprisonnement; et de plus, toute pareille personne peut être immédiatement mise sous garde militaire et y être détenue et requise de faire du service militaire dans la force expéditionnaire canadienne tant que ses services seront requis, et jusqu'à ce que le fait soit établi à la satisfaction de l'autorité compétente qu'il n'est pas astreint au service militaire.

FAUX CERTIFICAT

L'usage, la signature et l'octroi de tout pareil certificat ainsi que ci-dessus mentionné sera, si le certificat est sous quelque rapport important, faux ou trompeur à la connaissance de la personne qui s'en sert, le signe ou le donne, une offense punissable sur conviction sommaire d'une amende ne dépassant pas cinq cents dollars, et d'un emprisonnement d'au plus six mois et d'au moins un mois.

ÉMIS PAR LA BRANCHE DU SERVICE MILITAIRE DU MINISTÈRE DE LA JUSTICE.

Ottawa, 22 mai 1918.

REMERCIEMENTS

Il nous est souverainement agréable de remercier les aimables confrères qui ont bien voulu nous exprimer leurs voeux à l'occasion de notre cinquième anniversaire. Tous s'accordent à reconnaître à la **Liberté** son caractère d'indépendance des partis politiques: on veut bien le lui dire en termes très aimables. Nous nous sommes efforcés de faire un journal catholique: on nous dit que nous avons réussi dans une mesure très satisfaisante, c'est un jugement que nous acceptons certes avec reconnaissance.

L'un d'entre eux a fait ressortir l'intérêt que nous prenons à l'organisation économique des nôtres. Notre page agricole est née de ce souci, et la rédaction attache une grande importance à tout ce qui peut contribuer à aider les nôtres à prendre leur place dans le monde de la finance. Nous voulons continuer à faire des efforts dans ce sens, et nous les multiplierons dans la mesure de la coopération que nous rencontrerons auprès de nos lecteurs.

Le journalisme catholique est encore chose incomprise par bon nombre des nôtres. Certaines abstentions sont même surprenantes, mais le bien ne se fait jamais sans rencontrer la difficulté sur sa route. On croit en certains endroits qu'être simplement patriotes et catholiques en face de problèmes sociaux est chose impossible, qu'il faut absolument être bleu ou rouge. Nous avouons ne pas trouver cela intelligent, et plus nous allons plus la conviction descend profonde en notre âme. Evidemment, libre à d'autres de ne pas la partager.

Cela ne veut pas dire, pourtant, que nous ne toucherons jamais à la politique. Elle se fourre tellement partout, même dans les sphères qui devraient être trop sacrées pour elle, pour que nous n'ayons pas à lui donner le coup de pied de temps à autre. Nous avouons bien candidement être bien résolus à le faire dans la mesure de nos modestes forces.

Quand nous le ferons, on peut être sûr que ce sera par souci d'intérêts supérieurs et non dans l'intention de favoriser un parti politique; nous avons trop souffert de ces partis politiques pour entretenir des amitiés particulières pour l'un ou l'autre. La mesure du respect qu'ils voudront bien donner aux questions qui nous ont fait naître et qui sont toute notre raison d'exister, sera la mesure du support que nous pourrons leur apporter. Les belles paroles ne sont plus rien pour nous: ce que nous voulons ce sont des faits.

Si durant nos cinq années d'existence nous avons réussi à mettre un peu plus d'esprit de véritable indépendance des partis politiques au coeur des nôtres, c'est déjà pour nous un réconfort précieux.

On nous dit que notre action a eu quelque répercussion sur l'organisation agricole des nôtres; rien ne peut nous être plus agréable, car là est notre espoir d'avenir.

Aux aimables confrères nous disons de nouveau un merci du coeur.

Dimanche le 23 juin, la paroisse de Saint-Charles célèbrera la fête patronale des Canadiens-français, la Saint-Jean-Baptiste.

Le matin, à 10 heures, il y aura grand'messe solennelle en plein air, à laquelle Mgr l'Archevêque de Winnipeg assistera. Un sermon de circonstance sera prononcé, par un prédicateur éloquent du pays. Un choeur nombreux chantera la messe du Second Ton, harmonisée, accompagnée de la fanfare.

Un diner sera servi dans les salles paroissiales puis il y aura concours de jeux, joute de balle au but, etc.

Le soir, concert en plein air, chants et discours patriotiques.

Un comité spécial a été chargé des décorations et des amusements.

Nos compatriotes de la province sont invités cordialement, et seront reçus avec enthousiasme.

Venez, compatriotes de Winnipeg et de Saint-Boniface et des autres paroisses; venez célébrer la Saint-Jean-Baptiste avec nous, dans la prière et dans la joie. En se réunissant on s'encouragera, on se fortifiera, on se préparera pour les épreuves de demain.

Venez nombreux, il y a de la place. On prendra soin de vous.

A Saint-Charles, le 23, pour la Saint-Jean-Baptiste! Vive la Canadienne! O Canada, terre de nos aïeux!!

L'OFFENSIVE S'ARRETE

Les troupes allemandes ont, au cours de la semaine dernière, continué leur offensive. Sur un front assez restreint, mais qui n'en englobe pas moins une des grandes voies d'invasion menant à Paris, ils n'ont cessé de lancer des masses d'infanterie. 700,000 prendraient part à l'offensive dans la région de Soissons.

Jeudi, les Allemands pénétraient dans Soissons, que les Français leur abandonnaient, non sans l'avoir défendu avec acharnement. Ils se dirigent vers la Marne, dont ils ne sont qu'à peu de distance. Leur marche apparait irrésistible. Néanmoins, le front des Alliés ne se rompt pas. Il cède et retraite toujours en bon ordre. Les chefs militaires français ont toujours la certitude de bloquer l'offensive.

Vendredi, la situation s'améliore. Les Allemands ne reculent pas, mais ils n'avancent guère.

Samedi et depuis, les troupes alliées contre-attaquent avec succès. L'offensive allemande semble avoir donné le meilleur de son effort. Elle a conquis du terrain, mais fait relativement peu de prisonniers et pris peu de butin Elle n'a pu atteindre Paris, encore moins briser le front allié et détruire une partie de ses armées.

POUR NOS ORPHELINS

Quelques Dames Patronesses de Saint-Boniface ont pris l'initiative d'un grand concert de charité au profit des Orphelins qui aura lieu jeudi le 13 juin, à 8 h. 30, à l'école Provencher. L'orchestre de cette institution a promis son concours, ainsi que plusieurs artistes locaux qui sauront, nous n'en doutons pas, attirer la sympathie de l'auditoire. Vous viendrez en foule!

Oh! j'oubliais... il y aura aussi des **vues animées**... mais des bonnes!!!

L'on pourra se procurer des billets d'entrée à la Winnipeg Church Goods et à la Pharmacie McRuer.

Nous donnerons le programme plus détaillé la semaine prochaine.

Mademoiselle Clo répare sa bicyclette; un tourne-vis à la main, elle s'escrime de son mieux; à quoi pensez-vous en la regardant faire?

Clovis (Clo visse).

LE COIN DES DAMES

DEPUIS quleque temps on a eu l'heureuse idée de mettre le bienveillant public dans les confidences de l'Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba. Ce n'est pas qu'il eu plaintes, mais il devenait opportun de faire connaitre certaines choses afin d'éveiller l'intérêt public, montrer où nous en sommes, et encourager le développement de notre langue dans nos écoles menacées.

Nous devrions, nous, mères de famille, considérer sérieusement cette question importante. Le champ d'enseignement n'est plus, comme autrefois, hérissé de déboires, manquant d'encouragement et traité souvent de travail insipide. Aujourd'hui l'enseignement est placé au rang d'une profession, pourvu qu'on l'entende pratiquer, imbu de nobles sentiments, ayant comme premier principe la formation mentale de l'enfance au bien et au beau.

La terrible guerre a réclamé de nombreuses recrues dans les rangs de ceux qui, par dévouement ou par inclination, se vouaient à l'enseignement. Déjà, notre système à nous voit diminuer le nombre des instituteurs et des institutrices. On déserte de plus en plus cette profession si belle et en même temps si pleine d'agrément. La jeune fille a, bien vite avant l'âge voulu, laissé l'école, abandonné ses livres. Elle préfère vivre un peu d'une vie oisive à la campagne ou bien elle se sent attirée à l'usine, au comptoir des magasins ou dans les bureaux d'affaires. Questions d'aise, de liberté, de toilette. La contrainte, l'esprit de sacrifice, d'abnégation de soi, tout cela semble s'éteindre dans l'âme de la jeunesse.

La jeune fille qui aime sa nationalité devrait se dévouer à la noble cause de l'enseignement. L'instruction de nos enfants demande des éducatrices, il ne faut plus compter sur les jeunes gens. Dans la triste situation que leur fait la guerre, plusieurs années s'écouleront avant qu'ils ne prennent leur place dans les rangs de ceux qui se dévouent à l'enseignement de la jeunesse. Aux jeunes filles incombe l'obligation nationale de les remplacer. Elles accepteront volontiers ce devoir si la mère leur fait comprendre l'importance de leur oeuvre pour la défense nationale. Nous ne sommes pas un peuple d'ignorants, loin de là. La guerre ne doit ni retarder, ni ralentir notre essor dans la voie de l'instruction primaire et supérieure. Sachons donc, dès maintenant, utiliser notre jeunesse, afin qu'elle prenne sa large place au soleil canadien.

C'est de façon intensive que les autorités militaires préparent les soldats revenus du front par une éducation supérieure à celle reçue dans leur enfance. D'ici quelques mois, il y aura des centaines de mille garçons qui profiteront de cette éducation. Les places de choix, les meilleurs morceaux leur seront réservés de droit. A nous de ne pas négliger, — au contraire, à améliorer s'il y a lieu, — l'instruction des nôtres.

Sans doute l'exercice de cette profession exige de grands sacrifices personnels: l'éloignement de la famille, la privation des joies intimes du foyer, un isolement parfois pénible, rempli d'ennui. A tout cela, il faut des compensations. Et où les trouvera-t-on? D'abord, dans la bienveillance des commissaires. De par sa nature, la jeune fille est délicate dans ses sentiments, craintive dans les questions d'affaires, et susceptible de découragement, si elle ne reçoit pas un appui franc et loyal. Elle a donc besoin de ménagements, de bons procédés. Elle s'attend à cela, et c'est une chose qui lui est due et lui revient de droit.

On doit aider l'institutrice à oublier les joies dont elle se prive pour enseigner. La chose est facile et comporte si peu de frais. La femme aime le beau, désire toujours avoir autour d'elle ce petit quelque chose qui la distingue: une maison propre, bien tenue, des murs blancs, des cadres montrant de jolies choses, un ameublement pas trop dispendieux mais élégant, un pupitre avec un cachet de distinction, tel doit être l'intérieur d'une école. Et puis, cet air d'aisance, de propreté, du beau, influera sur le moral des enfants.

Une autre considération sur laquelle les commissaires d'écoles devraient se montrer généreux et sympathique est bien celle du salaire. Il me semble que les sacrifices que s'impose une institutrice devraient lui valoir plus qu'une bienveillance stérile, une politesse de surface et des encouragements en paroles. Il faut tenir compte que celle qui enseigne a eu à payer de sa personne, et ses parents de leur bourse pour acquérir les capacités que vous exigez d'elle. Donnez donc des salaires convenables, messieurs les commissaires, si vous voulez avoir de bonnes institutrices.

RIMA.

QUESTIONS ENFANTINES

Les gens ayant de mauvaises dents ne peuvent mâcher comme il faut, et pour cela ne peuvent bien digérer leur nourriture. Veillons donc à la dentition des bébés et surveillons aussi la denture de nos enfants plus âgés.

La dentition. — La dentition n'est pas une maladie, et les bébés devraient faire leurs dents sans misère. Si à cette époque le bébé est malade, c'est que la nourriture est en défaut. Le lait n'a peut-être pas eu les soins qu'il demande, car il n'est pas nécessaire qu'il soit sur pour être dommageable, et s'il est laissé dans une cuisine chauffée, il prend facilement des germes mauvais et devient dangereux pour le bébé.

Pour les enfants plus âgés, la **denture** demande une attention particulière. C'est surtout entre l'âge de six à huit ans que les dents de lait tombent pour donner leur place aux dents nouvelles. Pour avoir de bonnes et belles dents il faut que les enfants aient une nourriture demandant une mastication convenable, et il faut de plus veiller à ce qu'ils mastiquent bien les aliments qu'on leur donne, et pour cela il faut leur donner le temps nécessaire, ne permettant jamais des repas à la course.

L'enfant devrait aussi être habitué à se brosser les dents soir et matin, et de plus on devrait prendre la peine de lui montrer comment le faire. Les dents doivent être brossées de la racine vers la couronne, car alors les matières déposées dans les interstices des dents sont enlevées par la brosse, ce qui n'aurait pas lieu si on brosse les dents sur la largeur.

L'eau très chaude, ou très froide, ne devrait pas être donnée à un enfant, car elle endommage l'émail des dents.

Gertrude.

CONSEILS

Il n'y aura pas de trous aussi vite dans les bas de soie, si avant de les mettre vous les rincez bien dans de l'eau et du savon. Mais pour cette fois et pour tous les lavages suivants, assurez-vous qu'il ne reste pas de savon dans la soie.

* * *

Lorsque vous lavez des ornements en verre, des ampoules électriques, etc., ajoutez une cuillerée à thé de thérébenthine à l'eau. Ceci leur donnera un poli plus brillant.

* * *

Si vous voulez avoir un bon morceau de linge pour épousseter sans faire de la poussière, prenez un vieux bas, fendez-le de haut en bas, piquez-le à la machine, trempez-le ensuite dans l'huile de pétrole, laissez sécher dehors pendant plusieurs heures.

DE LA MODE

Allons-nous revenir à l'ère de la jupe entravée? doivent se demander quelques-unes d'entre vous en inspectant les jupes étroites qui se portent en cette saison. Ne le craignez point. Nous sommes avant tout pratiques, et, en ce moment où nous avons besoin d'une grande liberté de mouvements pour résumer les multiples et sérieux devoirs qui nous incombent, nous n'allons pas être gênées par des jupes trop étroites.

Les jupes de cette saison sont étroites, il n'y a pas à le nier, mais elles sont d'une étroitesse modérée. Avec la jupe étroite, il est certain que l'on va faire revivre draperies et tuniques, toutes garnitures que nous prisions également fort il y a trois ou quatre ans.

Les jupes étroites nous sont revenues après une absence de trois ans seulement. La raison de ce prompt retour est facile à deviner. En premier lieu, vu les conditions anormales qui existent dans la couture d'aujourd'hui, il est difficile de créer des modes qui soient vraiment originales et nouvelles. Plus de dîners d'apparat, plus d'exhibitions de toilettes dans les théâtres, plus d'assauts d'élégance.

Ce sont donc les modes simples, pratiques et distinguées qui seules sont adoptées.

Une autre cause qui ramène le règne de la jupe étroite est la cherté des étoffes; de plus, la laine se fait rare. C'est donc un devoir d'économiser l'étoffe, et c'est ce que chaque femme française s'est donnée à tâche de faire.

Miroir de la mode.

A LA MAISON

Plusieurs personnes qui s'occupent de jardinage ont demandé de publier de nouveau les recettes concernant les petits légumes pouvant être mis en conserve. Ces recettes ont été un succès, et les légumes conservés de cette manière ont eu, jusqu'à la fin de l'hiver, le parfum et le goût de légumes fraîchement cueillis.

Fèves

Placez les fèves dans un grand morceau de coton à fromage et mettez-les dans de l'eau bouillante pendant quinze minutes. Puis plongez-les dans de l'eau froide. Emplissez les jarres à confitures en tassant bien les fèves. Ajoutez de l'eau plus que les trois-quarts, ainsi qu'une cuillerée à thé de sel par pinte de légumes. Mettez les élastiques autour des jarres, et vissez les couvercles un peu; puis faites cuire dans une bouilloire d'eau froide, ayant soin de mettre l'eau par-dessus les jarres. Faites bouillir l'eau, et quand elle commence à bouillir fortement, laissez les fèves pendant 90 à 120 minutes. Sortez les jarres de l'eau bouillante, serrez les couvercles et placez le haut en bas, loin des courants d'air. Enveloppez dans du papier et conservez dans une place fraîche et sombre.

* * *

Pois

Ecalez les pois et procédez de la même manière, qu'avec les fèves, avec cette différence: le premier bain à l'eau bouillante ne dure que 10 minutes, et la cuisson 90 à 100 minutes.

* * *

Blé d'Inde

Otez le blé d'Inde d'après les épis, mettez ces épis dans un vaisseau, couvrez-les d'eau froide et faites bouillir vingt minutes. Coulez l'eau dans laquelle les épis ont bouilli en proportion de quatre tasses d'eau pour deux tasses de blé d'Inde et deux cuillerées à soupe de sucre, faites cuire jusqu'à ce que cela commence à gonfler. Emplissez les jarres, mettez les élastiques et les couvercles, et placez-les dans une bouilloire d'eau chaude pendant 180 à 240 minutes. Ensuite serrez les couvercles, faites refroidir, enveloppez dans du papier et mettez-les dans une place fraîche et sombre.

EVANGILE

IIIe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Luc, XV, 1-10)

En ce temps-là, comme des publicains et des pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter, les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient. Cet homme, disaient-ils, reçoit les pécheurs et mange avec eux. Alors il leur proposa cette parabole: Qui d'entre vous, s'il a cent brebis et s'il en perd une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour courir après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve? Et lorsqu'il l'a retrouvée, il la met, plein de joie, sur ses épaules, et, de retour chez lui, il réunit ses amis et ses voisins, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. C'est ainsi, je vous le déclare, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Il leur dit encore: Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes et en perdant une, n'allume sa lampe, ne balaye sa maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve? Et, après l'avoir retrouvée, elle réunit ses amies et ses voisines, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Ainsi, je vous le déclare, il y aura une grande joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence.

D. — Quel est le peintre français qui s'occupa le plus d'alimentation?

R. — Boucher.

En Province

NOTRE-DAME-DE-LOURDES

Récits et impressions du front

(Suite et fin)

Le bois de B..., où nous cantonnons depuis quelques heures, subit un bombardement violent. Nous mettons sac au dos et nous voilà repartis sans savoir où nous allons. Au loin la canonnade fait rage. Après quelques kilomètres de marche nous tournons à gauche, nous dirigeant ainsi vers la première ligne. Péniblement nous nous sommes traînés toute la nuit, s'arrachant mutuellement de la vase qui nous enserre les pieds comme dans un étau; trébuchant contre tous les obstacles de la tranchée: pierres, morceaux de bois déchiquetés par le bombardement. Que de fois ne nous sommes-nous pas allongés au fond de la tranchée, nous relevant avec une couche plus épaisse de boue.

A 6 heures du matin nous atteignons la première ligne qui, avant l'attaque, était la 4me position ennemie. Quelques instants après notre arrivée en ligne, nous eûmes un combat de grenade. Après une heure d'efforts inutiles, l'ennemi dut se retirer, laissant sur le terrain nombre des siens. Nos pertes furent insignifiantes.

A 3 heures de l'après-midi, nous subissons un fort bombardement, prélude d'une contre-attaque. En effet, à 4 heures nous vîmes apparaître sur la crête, à 400 mètres à peine, plusieurs colonnes ennemies avançant en rangs serrés. Immédiatement furent lancées plusieurs fusées, demande d'artillerie, suivies de celle de feux de barrages. Exactement 40 secondes après que la première fusée eût été lancée, les obus de 75 tombèrent sur l'ennemi avec cette précision bien remarquable et si intense qu'il nous fut impossible de distinguer une explosion; nous n'entendions sur toute la ligne qu'un crépitement de mitrailleuses et de fusils. Le terrain qui tout à l'heure était couvert d'hommes forts et vigoureux, est maintenant jonché de cadavres et de blessés ennemis, criant de rage et de désespoir. En un clin d'oeil furent anéanties deux divisions allemandes.

Jean Le Gourrièrec.

SAINT-ADOLPHE

Nous avons eu, à l'occasion du dernier mai, une touchante cérémonie. Une jolie couronne de fleurs fut offerte à la Sainte Vierge par les enfants de la paroisse. Malgré le mauvais temps, Mgr Dugas, de Saint-Boniface, nous fit l'honneur d'y assister. L'acte de consécration fut lue par une Enfant de Marie.

* * *

Après avoir passé quelques jours à la caserne Minto, nos conscrits nous sont revenus en congé pour quelque temps. Trop tôt cependant arrivera le jour où ils devront retourner; heureusement que le mois de mai a été pour eux un mois de prière. La piété se manifestait chez eux ainsi que la fidélité à tous les exercices du mois. Cette fidélité de nos jeunes conscrits serait-elle due à une dame charitable, voulant bien s'occuper de la surveillance en leur donnant ainsi l'exemple de la bonne tenue, en la présence de Dieu, leur Divin Roi. Un vote de remerciement est offert à cette bonne dame. Sans elle peut-être la dissipation se serait-elle introduite.

Oeil-à-tout.

SAINT-CLAUDE

La conscription continue à faire des vides parmi nos jeunes.

* * *

Un jeune homme de Saint-Claude de Saint-Claude qui a comparu devant le juge d'exemption, la semaine dernière, à Portage la Prairie, a déclaré que lors de la dernière élection, on lui avait promis que s'il votait pour le gouvernement, il ne serait jamais conscrit. N'empêche qu'aujourd'hui il est en habit militaire et il se demande où est l'influence que certaines personnes étaient supposées avoir auprès du gouvernement. C'était simplement un "bluff" de politiciens qui ne croyaient pas que le gouvernement irait si loin et qui en profitaient pour paraître puissants. A présent ces politiciens à influence sont la risée publique, mais ce n'est pas étonnant; quand on crache dans l'air, souvent ça retombe sur le nez.

* * *

Ce sont probablement les mêmes personnes qui dans des élections précédentes allaient chercher les voteurs avec cinq piastres et deux bouteilles de "whisky". C'est curieux comme ces choses se découvrent après plusieurs années. N'est-ce pas mon gros?

Les arracheurs de p'tits sapins sont découverts. C'est-à-dire que tout le monde sait qui a fait le coup, excepté le chef de police. Un vrai Arsène Lupin que notre chef de police.

* * *

Mes chers amis, dites adieu à la **Liberté**. Il paraît que l'on va la supprimer pour avoir froissé un de nos illustres de Saint-Claude. Evidemment, le bonhomme se prend au sérieux. Heureusement qu'il est le seul à le croire.

* * *

La viande se vend trop cher à Saint-Claude. Il est rumeur que le contrôleur des vivres doit faire une enquête à ce sujet. Il est à désirer qu'il se fasse une amplification sensible, telle que la fois que l'officier de santé passa par ici.

Polémi.

Roman de La Liberte No 14

APRES L'OPTION

PAR

ROGER DUGUET

Ils avançaient pourtant, car ils étaient partis, et rien ne les retint en route.

Ils avaient choisi, pour sortir, l'heure brune qui n'expose point aux racontars des voisins et, cependant, des yeux émerveillés contemplaient, tout le long de la rue Linard-Gonthier, le père Rohly qui marchait, solennel, les bras écartés de chaque côté du queue-de-pie, à cause de l'étroitesse des emmanchures. Son "tube" penchait en arrière et lui coupait le front d'une barre rouge. Et il allait gravement, au milieu de la chaussée, évitant les gros pavés à cause de ses semelles minces, enjambant les flaques d'eau pour ne pas salir le bas de ses pantalons retroussés.

Les colombages en surplomb de la ruelle penchaient leur faîte aigu jusqu'au-dessus d'eux, et des tapis secoués aux fenêtres, malgré l'heure tardive, claquaient sur leur tête comme des drapeaux. Aux tournants, en face du boulanger, de l'épicier, partout, des gamins qui jouaient sur le pas des portes, rentraient précipitamment pour appeler:

— Maman!

Et la mère riait à regarder le vieux "gniaf" dépaysé dans ses beaux atours, et, comprenant tout de suite, elle s'expliquait:

— Ah! oui... Ca se fait donc?

Fritz, malgré ses secrets dépits, rougissait de plaisir en se sentant dévisagé sous les réverbères.

L'entrée à la maison au vestibule fut pompeuse. Tout de suite, le père Rohly s'acquitta de sa mission sans trop d'embarras. Avant même d'accepter une chaise, il parla en termes dignes et convenus, avec toutes sortes de politesses graves, gravement reçues, et qui donnèrent de lui une fort bonne opinion.

Il écouta la réponse, toujours debout, tantôt lissant les deux pointes de sa barbe, tantôt lustrant son chapeau d'un revers timide de sa manche, par contenance.

Car M. et Mme Dutilleul à nouveau s'étaient consultés, avaient consulté Berthe, qui avait accepté derechef; puis, l'un après l'autre, ils dirent **oui** avec les paroles d'usage. Ce fut très bien.

Aussi s'assit-on après la dernière formalité avec une visible satisfaction. Les Rohly, qui d'avance y comptaient, furent retenus à souper, et il y eut une vraie détente après ce grand effort. L'on se trouvait en famille. Un certain entrain était de mise à son tour. Le père Rohly but fort, pas trop pourtant, et jasa comme jamais. Fritz, lorsqu'il était auprès de Berthe, oubliait vite ses chagrins. L'arrivée du sergent Dutilleul mit le comble à la joie commune.

On trinqua à l'Alsace au dessert.

Evidemment, l'antipathie des Troyens pour les Alboches en général ne demandait qu'à s'abolir dans un cas particulier; elle était circonscrite en grande partie au monde de l'usine. Le certain embarras qui saisit devant les destinées étrangés (**comment peut-on être Alsacien?**) devenait ici une curiosité sympathique, grâce au patriotisme latent, aux relations acceptées, aux destinées militaires de Jacques.

Berthe, par instants, n'était pas loin de se sentir fière d'avoir bientôt un mari des "provinces perdues et regrettées".

Les noms de Wissembourg, de Strasbourg, de Forbach réveillaient chez les vieux des souvenirs de l'année terrible, des colères et des désespoirs ressentis un matin, à la lecture des journaux, durant l'hiver de 70; chez les jeunes, des réminiscences de lectures, la vision des maîtres de classe déclamant, avec les trémolos d'usage, un récit de bataille ou des vers de Déroulède, l'histoire du sergent Hoff ou la **Dernière classe** de Daudet.

Lorsqu'il était question de revanche, Jacques se prenait à tirer sa moustache. Mme Dutilleul voyait son fils bondissant blessé dans la mêlée et songeait avec une bienheureuse envie de pleurer aux enfants futurs de sa fille.

Bref, sans qu'ils y réfléchissent, un peu d'idéal entrait avec Fritz dans cette famille française, et ils en ressentaient l'orgueil sans analyser leur pensée.

Fritz surprit deux ou trois regards de sa fiancée dont son coeur exulta.

C'était peu encore.

Le reste du temps, Berthe restait simplement agréable. Elle s'obligeait sans répugnance à des gentillesses. Ils se servaient réciproquement à boire. Volontiers, à la dérobée, ils se prenaient quelques bouchées de pain; leurs mains s'effleuraient sans qu'ils parussent y prendre garde, et ils riaient, sans mot dire, en se regardant. Bref, tout le manège enfantin de ces premières rencontres. Mais c'était tout. Le regard des yeux châtains manifestait plus de bon vouloir que d'élan. Fritz s'en attristait.

Et comme ils se disputaient, avant la fin, quelques petits gâteaux, pour le plaisir de se les reprendre entre les doigts, ils faillirent renverser la salière sur la nappe. Mme Dutilleul arriva juste à temps pour la retenir d'une main émue, et elle protesta. Ce n'est pas qu'elle crût que cela portait malheur, pourtant elle n'aimait pas ça. Et Fritz eut peur de recommencer, lui qui s'amusait chez lui à mettre exprès en croix les couteaux, afin de taquiner Elisa. C'est que l'amour, comme les femmes, est superstitieux, étant craintif.

Puis la gaieté du repas reprenait le dessus.

Jacques Dutilleul chanta, pour terminer la soirée, une chanson patriotique; les autres vidaient un dernier petit verre; les fiancés se tenaient la main.

Et tandis que les Rohly s'en allaient, vers minuit, le père n'était pas ivre; non; il ne se grisait point; mais il était "gai". Que voulez-vous? La joie! le dîner! l'accueil! Il ne songeait plus à ses dernières hésitations. Fritz eut toutes les peines du monde à l'empêcher de fredonner dans la rue:

C'est un oiseau qui vient de France!

Ils ne rencontrèrent dans la nuit que trois ou quatre ivrognes sortant du cabaret voisin et qui chantaient désastreusement:

... l'étoile des matelots!

afin de se faire sans doute le coeur au roulis. De sorte que personne n'eut à se scandaliser des fredons du vieil Alsacien.

Seulement Elisa s'était couchée et dormait quand ils rentrèrent.

Fritz retomba dans ses mélancolies et ses idées indécises.

CHAPITRE II

Louis Moritz

En effet, faut-il le dire? Fritz que, décidément, son bonheur ne satisfaisait point autant qu'il l'aurait cru; Fritz, que l'éloignement des yeux châtains avait à nouveau plongé dans sa tristesse; Fritz se sentit tout à coup plus triste encore, à voir qu'Elisa ne les avait pas attendus.

N'y a-t-il donc nulle part de complet bonheur sans que quelqu'un en souffre un peu?

Fritz n'ignorait plus les sentiments que sa cousine avait un instant nourris à son égard. Il s'en était même irrité, lorsqu'ils avaient paru déranger ses projets. Mais être aimé n'est jamais fort injurieux; être oublié, au contraire, vexe toujours les coeurs les plus indifférents. Or il semblait bien, depuis quelque temps, qu'Elisa avait pris son parti des dédains de Fritz Rohly. L'impérissable amour-propre qui vit en tout homme protestait au fond du coeur de celui-ci. Il avait beau mépriser pour cette pensée, elle le tenait.

Elisa avait si bien soigné Louis Moritz, le déserteur de Morenheim, lors de son arrivée à Troyes, il y avait quatre ans, qu'il lui en restait cette secrète complaisance qu'on réserve à ceux de qui l'on a eu beaucoup pitié.

Revenu quelquefois en permission, Louis n'avait pas formellement repoussé les avances de sa cousine.

Il tenait garnison à Blidah, dans la légion étrangère, puisque tel est, hélas! l'accueil que la France ménage aux plus chers de ses fils comme aux plus lointains des étrangers. Il y avait un engagement de quatre ans et devait être revenu bientôt.

Au bout d'un an, il était passé caporal, comme tout bon soldat qui ne boit point et qui se trouve capable d'apprendre par coeur le mince livret de la théorie. Il venait d'être nommé sergent.

Les galons faisaient bien sur sa manche, et Elisa ne s'était jamais caché de le penser. Personne ne pouvait trouver mal à ce qu'elle se réjouît de l'avancement de son cousin.

Seulement, un soir que Louis était sorti, le père Rohly, dans l'une des étroites chambres hautes de la maison alsacienne, parlait justement à Fritz de son prochain mariage. Elisa regardait à la fenêtre. Ses cheveux légers faisaient un halo au contour de sa tête, sur le fond mat du ciel. La nuit tombait, mais un reste de clarté flottait dans l'air joyeux. Et Fritz, avec un peu de fatuité, pensait que, sans doute, la jeune fille avait, pour se tenir obstinément tournée vers la rue, quelque gros chagrin d'amour et qu'elle ne voulait pas qu'on la vît pleurer. Il eut même l'attention de parler bas, afin que ses paroles n'allassent point blesser cette douleur. Et voilà que, tout à coup, Elisa s'était retournée, joyeuse, battant des mains, criant:

— C'est Louis! Il rentre enfin. Louis!...

Elle s'était précipitée vers l'escalier, à la rencontre de son cousin, légère comme une fée heureuse.

A table, le sergent Moritz parla de son congé, qui approchait. Il avait la vague intention de se fixer là-bas, en Algérie, car il avait gardé le goût des labeurs de la terre. Il demanderait, com-

AUBERT

Nous avons une bonne température et les semences sont presques finies. Tous les hommes sont très occupés.

Presque tous nos jeunes gens nous ont quitté pour la fameuse caserne Minto.

Nous avions parmi nous, la semaine dernière, la visite des soldats Jos. et Darila Boivin, Cyprien Deslauriers, Alcide Normandin et Arthur Lapointe. Ils sont venus finir leurs semences. Malgré leurs grandes journées d'ouvrage, ces chers soldats ne manquaient pas d'aller rendre visite à leurs amis.

M. Eugène Deslauriers avait aussi la visite de son frère, le soldat Philippe Deslauriers.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de Mme Bernadette Boivin, décédée le 8 mai, à l'âge de 36 ans. Nos sincères sympathies à son époux, M. Jos. Boivin.

Dimanche prochain, le 9 juin, nous attendons le R. P. Gauthier, de Sandy Bay, pour célébrer la messe.

A l'occasion de la messe, nous attendons un nombre de parents et d'amis d'Elie, Saint-Eustache et Winnipeg. Ils doivent venir en auto. Nous leur souhaitons un bon voyage.

M. Edouard Payment est en visite chez son fils Charles. Il est venu en même temps faire ses semences.

Notre institutrice, Mlle O. St-Germain, était de passage à Winnipeg et Saint-Vital, chez ses parents. Elle semble trouver le temps long, depuis quelques jours.

Deux soldats, accompagnés de leurs amies, sont allés prendre un tour d'auto à Ridgend. Ils doivent avoir prolongé leur promenade en passant par Elie, je crois.

M. Adonai Bernardin était de passage parmi nous, en route pour Poule d'Eau. Il était en bicyclette.

M. Wilfrid Bourdon est revenu chez ses parents.

Mme Jack Hogue, accompagnée de son neveu, Henri Normandin, est revenue d'un voyage d'affaires de Winnipeg et Sainte-Agathe.

Il y aura un pique-nique à Bluff Creek, le 14 juin. Bienvenue à tous.

L'asthme peut être guéri.—Ses souffrances sont aussi inutiles qu'elles sont pénibles à endurer. Maintenant que ce remède a guéri des cas absolument chroniques, paraissait-il, personne ne peut plus douter de la valeur du remède du docteur Kellogg contre l'asthme. Ce remède apporte la paix du corps et de l'esprit et son emploi vent dire un bon sommeil. Demandez ce remède à votre pharmacien, il le vend.

M. Eugène Deslauriers est à se faire creuser un puits. Il a beaucoup d'occupations.

Pie.

ELIE

Etaient de passage, dimanche, chez M. Jos. Dorval, M. et Mme McCrocadale, de Winnipeg.

Lundi, Mlles Amélia Allaire et Mae Rouleau allèrent en ville pour un voyage d'affaires importantes.

La semaine passée, M. Roméo Lussier, de Mariapolis, étaient en visite chez M. Max. Allaire.

Etaient en visite chez M. Payment: Mlle Maheu, de Saint-Adolphe, ainsi que M. Henri Bruyère, notre ancien agent de gare, qui a à présent l'uniforme.

Mardi, le petit village d'Elie était tout en fête. De bonne heure le matin nous pouvions voir les paroissiens se rendre à l'église. Sa Grandeur Mgr Sinnott venait visiter notre paroisse pour la première fois, et en même temps confirmer une quarantaine d'enfants.

Vers 8 heures Monseigneur célébrait sa messe, à laquelle un grand nombre de fidèles reçurent la Sainte Communion. Après la grand'messe, les paroissiens se rendirent au presbytère pour saluer Sa Grandeur. Dans l'après-midi il nous quitta pour Saint-Eustache. Nous le remercions sincèrement de sa visite et espérons qu'il reviendra bientôt.

Dimanche soir, une soirée fut donnée par Mlle Douville, à l'occasion du départ de plusieurs de nos jeunes gens. Ceux-ci nous quitteront mardi midi pour aller revêtir l'uniforme. C'est bien regrettable de les voir nous quitter, mais ce qui est consolant pour les chers parents, c'est qu'ils partiront bien courageusement. Avant leur départ, une grand'messe fut chantée pour demander à Dieu de les bénir et de les protéger.

Espérons que cette prière sera exaucée et que bientôt ils reviendront tous sains et saufs.

Il y a quelque temps M. Adonaï Bernardin fit l'acquisition d'une motocyclette. L'essai de cette machine a coûté cher, à quelques-uns. Il en est toujours ainsi. Quand on fait des expériences, il faut en subir les conséquences.

Nous pensions que le soleil avait peur d'être conscrit, puisqu'il ne se montrait plus, mais il faut croire que la conscription est à sa fin, car il se montre très brave depuis quelques jours. Espérons que ce beau temps va continuer, car vraiment nous avons besoin.

Passe-Partout.

SAINTE-GENEVIEVE (Saltel)

La construction de l'église est confiée à MM. Bourgouin et Gagnon. La "corvée" faite par les habitants pour commencer les fondations, fut très satisfaisante. C'est un encouragement pour ceux qui ont fait le sacrifice de leur temps et leur argent de voir bientôt s'élever une église au milieu de notre paroisse. A la prochaine qui sera demandée par M. Beaudry, espérons voir encore plus de bonnes volontés pour compenser avec le dévouement de notre bon et digne curé.

Vendredi dernier est décédée Mme Maxime Bériault, âgée de 72 ans, après plusieurs années de maladie soufferte avec résignation. Elle laisse pour la pleurer, outre son époux, cinq fils et deux filles.

Le service et la sépulture eurent lieu à Sainte-Anne des Chênes, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis.

A la famille nous offrons nos meilleures condoléances.

Mme Wilfrid Plante, de Saint-Boniface, est en promenade pour quelques jours chez son père, M. John Bélisle.

Nous avons depuis le printemps trois nouvelles familles dans les personnes de M. Arthur Pelletier, avec sa nombreuse famille, A. St-Laurent et E. Cheramy, ce qui fait voir que nous pouvons vivre ici aussi bien qu'ailleurs.

Mlle M. Beaudry, de Thibeauville, était en promenade ici dimanche dernier.

Nos félicitations à M. William Desrosiers, qui a fait l'acquisition d'une Ford. Ça va plus vite, et il paraît que c'est plus chic.

M. I. Villeneuve, professeur au Collège d'Agriculture à Winnipeg, est venu donner une conférence ici, sur l'élevage des animaux, l'importance des bons fourrages et divers autres bons sujets. Quelques-uns sont retournés chez eux avec de bonnes résolutions. A l'an prochain pour voir les résultats!

M. Ferrier Desrosiers devra bientôt nous faire ses adieux pour se rendre aux casernes, où le sort fatal de la conscription l'appelle.

Margot.

OAK LAKE

Mardi, le 4 juin, la paroisse était en liesse à l'occasion de la première visite de Sa Grandeur Mgr Sinnott, archevêque de Winnipeg. Quarante enfants et quelques adultes, reçurent le sacrement de confirmation.

M. et Mme Amédée Vachon servaient de parrain et marraine aux confirmés. Le choeur de chant, toujours sous la maîtrise de notre dévoué directeur, a rendu de très jolis morceaux, exécutés par Mme Emmett McKay, de Alexander, Manitoba, enfant de la paroisse, et Mme H.-S. Thompson. Cette dernière tenait l'orgue.

Le 29 mai dernier, M. J. Gordon Paull, de Elkorn, conduisait à l'autel Mlle Hannah Ellen Naylan, de Butler, Man.

La bénédiction nuptiale a été donnée par M. le curé Deroine, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. M. Ed. Emond servait de père au marié.

Nos meilleurs voeux accompagnent l'heureux couple.

Le mercredi, 29 mai dernier, M. Gallivan, de Winnipeg, était au milieu de nous pour établir un comité permanent pendant la guerre en faveur de la Croix Rouge dans la municipalité de Sifton. Furent élus directeurs par scrutin: MM. Nelson Banister, Alex. Cameron, Clarke, Loynes McCubbin, M. Robinson, maire de Deleau, Rév. Somerset et deux citoyens de Griswold. M. l'abbé J. E. Deroine, curé, et M. A. Vachon, ces deux derniers pour représenter l'élément catholique. M. le président Banister, de concert avec les autres directeurs présents, sont déterminés à prélever la somme de $6,000 dans la municipalité pour venir en aide au secours de nos soldats. L'idée est belle et assurément très substantielle.

E. A.

LA SALLE

Je pensais que "Bavard" viendrait vider son panier dans les colonnes de la Liberté, mais, je vois qu'il garde cela pour se glorifier lui-même.

Le petit "Cornichon", en vie comme jamais, ne laissera pas sa colonne vide.

Maintenant parlons de notre petite soirée de dimanche dernier. Ce fut un vrai succès; beaucoup de gens des paroisses environnantes ont bien voulu nous honorer de leur présence. Les gens de La Salle désirent offrir leurs remerciements les plus sincères à tous ceux qui ont contribué à ce splendide résultat, sans oublier nos jeunes garçons qui nous ont fait rire à gorge déployée. M. Roland Tellier, de Saint-Norbert, fut l'heureux gagnant du premier prix des messieurs, et Mlle Irène Rochon, du premier prix des dames. Prix de consolation: M. A. Olivier, de Sainte-Agathe, et Mlle Germaine Schaubroeck.

Pendant le service du goûter, nous étions sous le charme de la valse Ciao, de Graziani, trio: violon, M. Horace Rochon; mandoline, Mlle Bertha Desgagnés; piano, M. Alex Caron. "Mon coeur est pour toi", par les mêmes.

Dans sa déclamation, Mlle A. Arsenault fut artiste dans toute la force du terme, et le public la bissa. Les vers ont un sens nouveau et une beauté plus sensible.

Mlle Rosa Lacerte, dont nous savons le magnifique talent, fut superbe dans sa chanson: "La berceuse aux étoiles", que sa belle voix rend si parfaitement.

M. A. Olivier sut aussi parfaitement intéresser l'auditoire par sa belle chanson: "Tout en valsant". M. Jos. Desjardins, de Saint-Boniface, a bien voulu prêter son concours.

Les obsèques de M. Lucien Vauriot ont eu lieu jeudi, à l'église de Saint-Norbert, au milieu d'un nombreux cortège de parents et d'amis. La levée du corps fut faite et le service chanté par M. l'abbé Cloutier.

Les demoiselles du couvent ont rendu la messe funèbre de Perosi.

Le deuil était conduit par son fils, Auguste, et par ses frères, Charles et Louis.

M. Lucien Vauriot était âgé de 68 ans. Malade depuis plus d'un an, il a souffert avec résignation. Nous offrons à la famille nos sincères sympathies.

Cornichon.

AU COUVENT DE SAINT-NORBERT

Au mois de mai 1917, le département d'éducation de Manitoba proposa aux élèves de toutes les écoles de la province un concours d'essais sur l'économie nationale. Ces essais devaient naturellement être écrits en anglais. Un richissime de Toronto, M. J. Haney, avait pris l'initiative de ce concours et il offrait trois prix aux trois meilleures compositions de chaque province. Les prix viennent d'être décernés au Manitoba et les deux meilleures compositions sont celles de deux élèves du couvent bilingue de Saint-Norbert. Mlle Maria Schmidt a obtenu le premier prix: une médaille d'or et $25, et Mlle Mary Brennen une médaille d'argent et $15. Le troisième prix, une médaille de bronze et $10, a été accordé à Mlle Reba Willoughby, de Winnipeg.

Les deux élèves du couvent de Saint-Norbert, malgré leurs noms à consonnance anglaise, sont deux orphelines élevées à l'Hospice Taché de Saint-Boniface et ont fait toutes leurs études, d'après le système bilingue, ayant appris aussi bien le français que l'anglais. Cet exemple est une nouvelle preuve de la supériorité de la formation bilingue. L'étude de deux langues constitue une gymnastique intellectuelle du meilleur aloi, quoiqu'on en pense dans un certain monde unilingue et dans certaines sphères éducationnelles.

Les Cloches.

Les Poudres de Miller contre les Vers sont un remède agréable aux enfants qui souffrent des vers. Ils les prennent sans la moindre répugnance. Si on suit bien la direction ces poudres ne nuiront aucunement à l'enfant car elles ne renferment rien qui soit nuisible. Elles libéreront rapidement l'enfant des vers, dont il souffre et lui rendront la santé qu'il avait perdue par suite des attaques répétées des vers.

me sous-officier et comme Alsacien, un coin de champ qu'on ne lui refuserait pas. Il se ferait colon. Auparavant, il viendrait sans doute à Troyes pour se marier. Les yeux d'Elisa riaient de plaisir à l'entendre, et c'est elle-même qu'elle voyait déjà fermière dans la maison de Louis de Morenheim.

Tous ces symptômes n'avaient pas échappé aux regards clairvoyants de Fritz Rohly, et il sentait je ne sais quelle inexplicable envie de rentrer en grâce.

Il ne comprenait rien à la saute d'affection de sa cousine et l'imaginait à présent frivole.

Le cas d'Elisa était pourtant bien simple. C'était une petite fille: elle écoutait aux portes! Elle s'attachait vite et fort, sans que cette affection ingénue et très pure eût rien d'une irrésistible passion. On l'avait bercée longtemps de cette idée qu'elle épouserait son cousin Fritz; elle l'aima. Il l'avait dédaignée; elle en conçut une gros chagrin qui ne l'empêcha point de s'apercevoir que son cousin Louis venait de se conduire en bon patriote, qu'il faisait un beau soldat et qu'elle-même serait une accorte ménagère. Même, ayant mûri dans l'intervalle, ce n'était plus seulement comme une petite fille, mais comme une femme, qu'elle espérait en cet attachement nouveau.

Fritz ayant entrepris un jour de la taquiner là-dessus, s'était attiré cette verte réplique:

— Et puis?... Si nous nous marions, Louis et moi, il ne sera pas en peine, tout au moins, de savoir si je l'aime; je le lui montrerai bien! Je ne suis pas si grande demoiselle qu'on ne puisse m'aborder... Et Louis osera venir ici!

Berthe Dutilleul, en effet, n'avait pas encore paru à la maison alsacienne. Et l'on voit qu'elle était vraiment devenue femme, Elisa, la petite fille; elle avait appris l'art de deviner et de dire les choses cruelles.

Fritz ne sut que répondre.

Et, ce qui encore, à voir qu'elle s'était couchée indifférente, sans attendre le résultat de cette suprême démarche, sans souci du oui définitif, il comprit qu'Elisa l'avait mis complètement à l'écart. Il sentit plus amèrement que Berthe Dutilleul ne l'aimait pas encore assez. Il se fût-il comme à l'abandon, entre ces deux amours dont l'un s'en était allé et dont l'autre tardait tant à venir.

Tandis que Berthe Dutilleul songeait, joyeuse que, déjà, malgré ses cheveux éclos au front, elle s'attachât à Fritz (car l'amour des honnêtes filles commence par l'habitude, et elle s'habituait à le voir avec plaisir); Fritz, comme tous les hommes, même ceux qui aiment, sentait le poids du lien imminent, la désillusion qui marche après tous les grands désirs comblés, et le souci de l'avenir dont il allait être responsable. Il réfléchit, en se reprochant cette pensée comme une trahison le soir d'une pareille démarche, qu'il eût été plus sage à lui d'accepter l'humble amour de sa cousine, que de tout sacrifier à cette Française. Il la connaissait si peu! Peut-être elle ne l'aimerait jamais comme il voulait être aimé! Il en pleura toute la nuit sur l'oreiller.

Mais pouvait-il à présent résister à la force des choses et au courant des heures?

CHAPITRE III

Brouilles

Le dimanche qui suivit, la date du mariage fut approximativement fixée à la maison au vestibule. Berthe, puisqu'elle était à présent décidée, voulait en finir. Inutile d'ajouter que Fritz ne demandait qu'à courir la poste. Quant aux parents, ils jugèrent sage de ne pas laisser trop de temps à ces jeunes têtes pour galoper. Ils écrivirent le soir à Louis, le sergent de Blidah, et aux oncles et tantes d'Alsace. Ils invitèrent particulièrement l'abbé Rohly, le vicaire de Strasbourg, qui, depuis longtemps, avait promis de venir en France.

A travers Troyes, chez les parents de Berthe et les amis de Fritz, les "futurs", comme l'on parle volontiers et fort joliment en province, firent aussi les visites d'usage.

C'est ainsi qu'ils durent, presque de porte en porte, parcourir la rue Simart, un quartier alsacien par excellence, grouillant, crapuleux, plein de misère. Ils écurent les pavés à têtes dures et cahoteuses; ils traversèrent les ruelles étroites et les vieux passages, aux pignons croulants, autour des églises emmurées et anciennes. Puis, vers les Tauxelles et Saint-Jacques, ils gagnèrent les quartiers excentriques, aux chemins bordés de masures et de villas, coupés de terrains vagues et de haies ombreuses; ils prirent les sentes obscures, défoncées par les ornières entre les arbres, et débouchant tout à coup sur les larges mails, le long des eaux courantes.

Fritz aimait et détestait à la fois ces courses. Car il donnait le bras à Berthe, il se montrait avec elle; elle était déjà un peu sa femme, et il en était fier, surtout chez ceux d'Alsace qui regardaient avec admiration cette Française sourire à ses côtés. Puis elle causait! Chaque jour il apprenait d'elle, quelque chose; elle s'ingéniait à mille gentillesses. Et il aurait fallu l'aimer autant qu'il l'aimait pour sentir, aussi nettement et aussi douloureusement que lui, ce je ne sais quoi qui manquait encore à la réciprocité de leur tendresse: une certaine confiance, un certain abandon qu'il attendait toujours et qui se faisait toujours attendre.

Berthe restait un peu trop "demoiselle", selon le mot d'Elisa.

Puis des incidents surgirent.

Ils étaient allés jusqu'à la campagne visiter quelques parents de M. Dutilleul, et celui-ci les accompagnait.

La famille était originaire de Faucigny, un pauvre village du canton de Marcilly-le-Hayer: terre de pommes, gens de moeurs rudes, qui s'est conservée chrétienne dans un diocèse presque tout entier perdu pour la foi.

On les reçut à la façon patriarchale.

Ils étaient descendus du chemin de fer, depuis plus de deux lieues, à Estissac, gros village de bonnetiers, sur la ligne de Sens; et on les avait amenés en carriole, par les côtes arides et les horizons plats, jusqu'au pied de l'église sans clocher et des fermes couvertes de chaume.

Fritz se sentit tout de suite dépaysé en ces contrées nouvelles et songea avec chagrin que jamais il ne pourrait, lui, aller montrer sa femme à ses parents de Morenheim, là-bas!

A Faucigny, l'on trouvait singulier qu'il fût Alsacien. L'on n'y connaissait guère que des gens du pays; il semblait "drôle" que Fritz fût à la fois d'une race étrangère et si semblable à tout le monde. Il remarqua que ces simples en ressentaient n'était pas sans une pointe de méfiance, et, selon la coutume du pays, l'on ne se gênait guère pour le manifester, à force de questions saugrenues. Fritz ne savait comment répondre, et Berthe s'en amusait un peu. Cela le vexait.

Les petits, rangés en cercle autour de lui, le regardaient sans mot dire, inquiets et curieux, dans la maison rustique. Le dîner seul rompit un peu la glace.

Le soir, au retour, dans la carriole poussiéreuse, un cahot lui fit effleurer des lèvres sa future, sans qu'il l'eût voulu, tandis qu'il lui causait l'oreille à cause du bruit. Elle le repoussa fort doucement et n'eût peut-être pas été fâchée qu'il recommençât. Mais il s'était froissé du geste et commença de bouder.

Pour le taquiner, elle lui reprocha de ne l'avoir pas invitée à aller chez lui, et de l'avoir montrée partout, sans daigner même lui faire voir sa maison ni ses cousins. De fait, ils semblaient s'être entendus tacitement pour différer cette visite. La maison alsacienne n'avait pas la réputation d'un palais. Peut-être Mlle Dutilleul craignait-elle d'avoir à réprimer quelque grimace. Fritz, de son côté, redoutait de lui présenter ce taudis. Mis catégoriquement en demeure, il feignit d'avoir attendu la demande de Berthe avec impatience. Ils disputèrent avec un peu de vivacité là-dessus, et la jeune fille annonça péremptoirement qu'elle irait dès le lendemain rue de la Planche-Clément, puisqu'on lui reprochait son retard, qui n'était que de la discrétion. Il demanda en vain quelque répit, en vue des préparatifs, l'arrêt fut inflexible. Et la crainte, la mauvaise humeur, le dépit tenaillèrent Fritz jusqu'au coeur.

La nuit était tombée. Le cheval descendait entre les sapins petits et noirs, la côte abrupte de Saint-Liébault. La vallée était toute sombre à leurs pieds; les maigres lanternes d'un passage à niveau brillaient seules, au bas, dans les profondeurs. Le papa Dutilleul était assis en avant, aux côtés du conducteur, échangeant avec lui de rares paroles, étouffées par le fracas des roues, l'oeil fixé sur la route, dont les pentes semblaient s'enfoncer dans le gouffre. La lanterne crasseuse n'éclairait guère que la croupe du cheval, semontée par l'effort jusqu'au tablier de la voiture, et, parfois, sur le côté du chemin, quelques pièces de cailloux aigus, où la pauvre bête glissait en se retenant des quatre fers. Le ciel avait toutes ses étoiles, point de clarté et les deux futurs, à l'arrière, regardaient en face d'eux sans rien dire, l'âme flottant dans le mystère des espaces, se tenant la main, mais sans se voir, malcontents l'un de l'autre et d'eux-mêmes. Une vraie brouille.

Le lendemain, vers midi, comme Fritz rentrait de l'usine Diedricht, Berthe, selon sa promesse, apparut avec sa mère.

Elle s'était parée et marchait triomphalement. Non qu'elle fût rassurée! C'était pour elle une épreuve que d'affronter la curiosité et des commentaires du Quartier-Bas. Fritz était bien élevé, contremaître à vingt-cinq ans; le père Rohly avait une solide renommée d'honnête homme; mais, tout de même, la jeune fille croyait bien déchoir un peu en se mariant dans ce petit monde, et, tout petite, on ne l'eût pas laissée aller seule, sur lequel on lui avait raconté, pour l'en détourner, tant d'histoires. Ces impressions d'enfance sont ineffaçables.

Résolue à passer outre, l'on sentait pourtant qu'elle bravait un peu de frayeur. Elle fut aimable et joyeuse plus qu'on aurait voulu. Dès la porte, elle déclara la maison originale, les saules du pu ombreux, cette eau, qui coulait sous les fenêtres, charmante.

(A suivre)

SAINT-CHARLES

Procession solennelle du Très Saint-Sacrement

La coquette église de notre village était remplie, pour les vêpres, dimanche soir. On sentait que c'était grande fête.

Dans le sanctuaire on remarquait avec plaisir le R. P. Bournival, S.J., qui officiait; M. l'abbé Lamy, de l'archevêché de Saint-Boniface, le R. P. Beaulieu, S.J. et l'abbé Gaboury, acolyte, professeurs au Collège de Saint-Boniface.

Notre joli bosquet, décoré par les élèves du presbytère, présentait un coup d'oeil charmant, et les maisons du village avaient revêtu leur parure de joie. Le couvent, spécialement, avait déployé tous ses drapeaux et toutes ses tentures. En un mot, Saint-Charles semblait sourire du haut de sa niche, au frontispice de l'église.

Enfin, après le chant des vêpres, dirigée par Monsieur le Curé, la procession se mit en marche dans l'ordre suivant: la croix et les acolytes; les élèves et les RR. SS. de l'Académie; les demoiselles, les dames de la paroisse, les petits garçons; les orphelins de Saint-Joseph et les RR. SS. Grises; jeunes gens et les hommes; le choeur de chant; le riche dais, don gracieux de M. Antoine Hogue, et qu'il porta lui-même, avec MM. Aubert, de Saint-Boniface, Charles Menu et Louis Laflèche. Puis enfin les enfants de choeur et le clergé.

Le Très Saint-Sacrement était porté par le R. P. Bournival, accompagné de M. l'abbé Lamy et du R. P. Beaulieu, S.J., comme diacre et sous-diacre. L'abbé Gaboury s'occupa des enfants de choeur, pendant que Monsieur le Curé dirigeait le chant et les prières.

De l'église la procession se rendit au premier reposoir, préparé chez M. Antoine Hogue, puis longea les deux deux cimetières, traversa le bois, suivit les bords de l'Assiniboine, contournant le grand jardin du presbytère; un second arrêt eu lieu chez Mme Paillé. Puis la procession revint par le même chemin. La foule accourue de partout, e ndehors de Saint-Charles, pour suivre la procession, chantait, priait, suppliait avec ferveur et recueillement le Dieu de nos autels de bénis nos foyers, notre paroisse, notre pays.

Les heureux témoins se dispersèrent vers les 9 heures, emportant dans leur coeur les bénédictions du ciel, et dans leur esprit le souvenir d'un jour mémorable.

* * *

La fête de la Sainte-Trinité au couvent de N.-D. du S.-C.

Que le souvenir de ce grand jour restera longtemps gravé dans notre coeur!

A sept heures et demie, messe basse dite par le R. P. J. Caron. L'autel était magnifiquement décoré de lys blancs, de fleurs naturelles et de flambeaux. Les enfants qui, depuis quelque temps, se préparaient à leur Première Communion solennelle, étaient anxieux de recevoir Jésus dans leurs jeunes coeurs pour pouvoir Lui prouver leur amour sincère. Enfin! le Roi des rois prend place sur le trône de charité que ces âmes candides lui avaient préparé. Leurs vêtements blancs marquaient leur innocence, et sur leurs fronts rayonnait le bonheur dont ils étaient enivrés en ce moment suprême. Après la messe, nous avons fait l'action de grâces ensemble.

Vers dix heures, Sa Grandeur Mgr A. Sinnott, de Winnipeg, arriva à Saint-Charles pour la Confirmation, qui devait avoir lieu après la grand'messe. Les paroissiens et les élèves du couvent se rendirent au presbytère pour saluer son arrivée. De là le cortège se rendit à l'église,

Quand Monseigneur parut, le choeur du couvent chanta le verset "Ecce Sacerdos". Puis M. l'abbé Brodeur, de Saint-Boniface, commença le Saint-Sacrifice de la messe, accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre. Tout était bien solennel.

Avant la Confirmation, Monseigneur s'adressa aux confirmants. Il leur parla de la grandeur du Sacrement qu'ils allaient bientôt recevoir, et leur indiqua les principaux moyens qu'ils devaient prendre afin d'être toujours fidèles au Dieu de leur Première Communion, et afin de conserver intacte cette robe de l'innocence dont leurs âmes étaient revêtues en ce jour. Ils étaient soixante-un pour la Confirmation, dont quarante-deux filles et dix-neuf garçons. Le parrain fut M. Charles Caron et la marraine Mme Spenard.

Le passage de Monseigneur Sinnot parmi nous fut court; il retourna à Winnipeg dans l'après-midi, après avoir béni les foyers et notre cher couvent.

Une journée aussi bien commencée n'était pas cependant finie. A 7 h. 30, une cérémonie non moins touchante que celle du matin eut lieu dans la chapelle du couvent. Les enfants qui avaient fait leur Première Communion solennelle renouvelèrent les promesses de leur baptême. Monsieur le Curé J.-E. Lee donna ensuite un sermon admirable pour la circonstance.

Quatorze élèves ont été reçues dans la congrégation des Enfants de Marie. Quel émouvant spectacle que de voir ces jeunes filles se consacrer à la Très Sainte Vierge, lui vouer un amour éternel et s'engager à marcher désormais sur les traces de cette bonne Mère. Une d'entre elles lut l'acte de consécration, puis on chanta le Magnificat.

La bénédiction du Saint-Sacrement termina cette journée si bien remplie et que nous n'oublierons jamais.

Blanche Pion.

Couvent de Saint-Charles.

SAINT-CLAUDE

M. Proulx, employé dans les magasins Arbez, a acheté dernièrement le lot de ville de M. F. Aubin, et déjà une maison, de jolie dimension, est en voie de construction.

* * *

Jeudi le 23, à l'occasion du "Victoria Day", les enfants de notre école, accompagnés des institutrices, défilaient dans les rues de notre village, tous porteurs d'un petit drapeau.

* * *

Après avoir passé parmi nous une permission qui leur parut beaucoup trop courte, nos conscrits nous ont de nouveau quittés pour Winnipeg, cette semaine, sans avoir toutefois, au moment du départ, ni le sourire aux lèvres, ni la joie au coeur que ressentent, seuls, nos fameux Unionistes derrière les vitrines.

* * *

A la liste, déjà trop longue, de nos conscrits, viennent s'ajouter encore deux nouveaux noms. Jos. Roy et Gustave Allégret devront rejoindre leurs camarades aux casernes, très prochainement.

* * *

Les lecteurs de la **Liberté** ont pu se rendre compte, après avoir lu l'article de notre chroniqueur "Polemi", qu'il se passe dans notre village des incidents qui valent vraiment la paine d'être relatés.

L'ordre d'Ottawa autorisant notre chef de police à "tirer" sur les délinquants qui l'obligent à passer la nuit à la belle étoile, n'est arrivé que trop tard, hélas! Les p'tits sapins, de nouveau, étaient partis. Comme à nos conscrits nous leur souhaitons un prompt retour.

Le Solitaire.

PRETRES-SOLDATS

(L'Action Catholique)

Depuis quelque temps sont distribuées aux journaux, pour publication, des circulaires dont nous croyons de notre devoir de dénoncer le caractère tendancieux. (1)

Elles sont très habilement faites, par des gens qui connaissent la portée des mots et des phrases, de même que la valeur de leur agencement, et qui sont assez expérimentés pour s'arrêter, tout juste au moment où la suggestion est capable de produire l'impression désirée, et où faire un pas de plus serait exciter la défiance.

On y parle des prêtres-soldats: "**Mon but**, commence l'auteur, **n'est pas de décrire le travail des aumôniers catholiques, mais seulement de donner au lecteur un aperçu sur la vie des prêtres actuellement en service dans les rangs de l'armée française.**"

Si l'on en croit cet aperçu, la vie de ces prêtres, **qui ne font que se conformer aux lois de leur pays,** serait presque normale; ils jouiraient du respect de tous ceux qui les entourent, et même de leurs officiers supérieurs, et auraient toute facilité pour se livrer à leurs exercices de piété, et remplir leur ministère sacerdotal. — "**Les autorités militaires coopèrent le plus généreusement possible pour rappeler à ces clercs que quoiqu'ils soient temporairement des soldats, ils restent prêtres pour l'éternité.**"

Il y a lieu de se demander sérieusement si le **but** de l'auteur est bien réellement celui qu'il expose. Sa manière de l'exposer prête déjà à des doutes légitimes sous ce rapport. La conclusion qui se dégagerait de ce premier article: "**Les prêtres-soldats dans l'armée française**" serait, pour ceux prêts à l'accepter sans réfléchir, que la présence des prêtres-soldats dans les rangs de l'armée combattante, malgré qu'elle soit contraire aux lois de l'Eglise, est une chose à désirer, puisqu'elle présente tant d'avantages.

On conçoit que laisser pareille idée se répandre serait faire la partie belle à ceux qui, un peu partout, poussent à la conscription des prêtres comme de tous les autres citoyens, et que des tentatives récentes nous prouvent être restés plus actifs que jamais. L'esprit du mal, il ne faut pas l'oublier, n'a pas abandonné le monde au cours de la guerre. Bien au contraire; les événements actuels facilitent singulièrement sa besogne; et il ne serait plus lui-même s'il ne profitait de l'occasion qui se présente de porter un coup mortel à l'Eglise, en la privant de ses ministres.

Sa méthode n'est pas nouvelle. Il l'avait déjà suggérée à certains des grands persécuteurs de l'antiquité qui avaient donné à leurs tortionnaires l'ordre de ne s'occuper que des prêtres et des évêques. Mais elle est beaucoup plus habile et plus efficace, parce que plus sournoise.

Il importe donc de signaler sans retard la tendance dangereuse des articles auxquels nous faisons allusion.

Il y a d'abord lieu de dénoncer leur optimisme.

Il est bon de rappeler que les prêtres aumôniers en titre ne comptent que pour un cinquantième dans le nombre des **prêtres-soldats** de l'armée française. Les autres sont dans le rang, heureux lorsqu'on leur permet de s'en tenir au rôle, plein de péril de brancardiers, où ils n'ont pas à se servir des armes. Mais ceux-ci, s'ils rencontrent souvent le respect et la considération auxquels ils ont droit, sont parfois victimes de procédés indignes de la part de certaines autorités ou de certains compagnons d'armes.

Au reste, même si nous faisons abstraction de la situation pénible créée aux ministres des autels jetés dans les rangs de l'armée, il reste que le prêtre-soldat est une anomalie très regrettable.

Sa Grandeur Mgr Emard, évêque de Valleyfield, écrit à ce propos: — "**Le prêtre-soldat, voici une expression toute nouvelle... Ce sera, en effet, en même temps qu'un de ses traits les plus marquants le souvenir le plus douloureux pour l'Eglise, attaché pour toujours à ce conflit. Sans doute d'une façon générale, on veut exalter le dévouement sacerdotal poussé à ses extrêmes limites, et, en même temps, faire ressortir le bien indéniable et assurément très grand, accompli au milieu de leurs camarades par les prêtres-soldats. La Providence permet que d'une loi inique naissent des conséquences heureuses pour l'Eglise et pour un grand nombre d'hommes... Mais le mal reste quand même le mal, et la loi qui contraint des prêtres par milliers à mener la vie des camps et à verser le sang de leurs semblables reste, en dépit des avantages accidentels qui en résultent, une loi criminelle et abominable au premier chef.**

C'est une chose qu'il importe de dire pour satisfaire la conscience publique révoltée, pour calmer l'enthousiasme de ceux qui ne voient que l'héroïsme du soldat, et oublient la dignité outragée du sacerdoce, et aussi pour maintenir au milieu des fidèles et des prêtres eux-mêmes, l'espoir que cette loi exceptionnelle de sa nature, qui contredit tous les droits, non seulement demeure restreinte aux pays où elle sévit actuellement, mais encore qu'elle sera radiée de leur code, dès que leurs gouvernements reviendront à des sentiments plus chrétiens."

Nous n'ajouterons rien à ces énergiques paroles, sinon que les auteurs de tentatives, sournoises ou ouvertes, pour créer chez nous des **prêtres-soldats** nous trouveront toujours sur leur chemin.

(1) Deux de ces circulaires ont paru dans la **Liberté**, la première dans le numéro du 22 mai et la seconde dans le numéro du 29.

UNE VICTOIRE FRANCAISE

La guerre n'a jamais tari l'esprit satirique au contraire, et, plus tard, il y aura une intéressante étude à faire sur la production des caricaturistes dans les différents pays. A nous en tenir à la France, où jamais l'esprit et la satire ne perdirent leurs droits, on peut déjà faire pas mal de constatations intéressantes. Si nous feuilletons la collection du journal **La Baïonnette**, nous y trouverons à côté de dessins tout de charme et d'élégance, à côté de pages débordantes d'exquis esprit français, des dessins terribles et vengeurs, des légendes qui resteront comme des stigmates d'infamie, nous y trouverons aussi des critiques légères et plaisantes, venant fustiger les ridicules, mais nous y chercherons vainement des attaques contre les chefs militaires ou civils, voire contre nos hommes politiques — si discutés que certains puissent être; il est loin d'en être de même chez nos ennemis.

C'est là un état d'esprit nouveau, créé par la guerre et qui durera après elle.

La Baïonnette est devenue le premier illustré satirique et humoristique français parce qu'elle a su réunir une armée de collaborateurs et grouper tous les as de la caricature à côté des conscrits qui se sont révélés, grâce à elle; sa collection, — une collection que les amants du goût et de l'art s'arracheront plus tard à prix d'or, — sa collection forme un ensemble des plus remarquables parce qu'elle réunit toute la pléiade de nos maîtres du crayon, les Gus Bofa, Capiello, Cspy, Delaw, Abel Faivre, Genty, Guillaume, Iribe, Léandre, Lepape, Poulbot, Rip, Sem, Villette, Zislin, pour ne citer que quelques-uns des principaux de ces prestigieux artistes.

La Baïonnette paraît le jeudi sur seize pages dont huit en couleurs. Le numéro: 40 centimes.— La collection de **La Baïonnette**, complète à ce jour, est vendue en 11 vol. cartonnés par trimestres; le vol: 5 fr. — **L'Edition française illustrée**, 30, rue de Provence, Paris.

GRENOUILLES ET ESCARGOTS

Les Anglais croient volontiers que les grenouilles et les escargots sont les mets nationaux des Français. Avant la guerre, il n'eût pas fallu beaucoup insister pour les persuader qu'à ces bizarreries culinaires nous ne répugnions pas à ajouter les sauterelles. Ils étaient, d'ailleurs, les premiers à rendre hommage à notre supériorité gastronomique et, couramment, on déclarait en Angleterre que d'une semelle de soulier un cuisinier français tirerait un plat délicieux. Le séjour des tommies en France n'a fait aucun tort à notre réputation, bien au contraire. Et même — qui le croirait? — l'Anglais, surmontant une répugnance séculaire, a pris goût à un plat dont ses pères se fussent détournés avec horreur: **il mange des escargots!**

Un journaliste d'outre-Manche, encore imbu du préjugé national, témoigne sa surprise. Il avoue même, qu'ayant gobé son escargot, le tommy conserve volontiers la coquille en souvenir d'une entrevue aussi brève que savoureuse. Il est à prévoir que le tour des grenouilles ne tardera guère.

—"**Excelsior.**"

Autour de la Ferme

LE JARDIN POTAGER

Les tomates.—Variétés et culture.

Avant de vous parler de la tomate et de sa culture, permettez-moi de vous dire encore un mot du haricot.

1. Un mot encore sur le haricot.—Je vous ai donné deux méthodes pour faire les conserves de haricots à consommer en vert, En voici une troisième très simple. Cueillez vos gousses bien tendres, préparez-les comme si vous vouliez les faire cuire tout de suite, c'est-à-dire coupez les deux extrémités. Faites bouillir de l'eau et jetez-les dans cette eau bouillante; laissez-les une minute environ, puis retirez-les, et faites-les sécher au soleil. Une fois bien séchées, placez-les dans des sacs ou des boîtes couvertes, à l'abri de l'humidité. Quand en hiver vous en voudrez sur votre table, faites-les revenir dans de l'eau douce et froide, où elles se gonfleront et reprendront leur grosseur naturelle. Quand il s'agira de les faire cuir, jetez-les dans de l'eau bien **bouillante**, et tenez cette eau **toujours** bouillante. Si vous voulez que vos haricots verts ou jaunes aient une belle couleur appétissante, il est indispensable que la cuisson soit très rapide. Il ne faut pas qu'il reste longtemps dans l'eau, et pour obtenir ce résultat il faut avoir un feu vif, qui tienne l'eau constamment en ébullition. Maintenant choisissez l'une de ces trois méthodes; prenez la moins dispendieuse si vous voulez (elles ne coûtent d'ailleurs cher ni l'une ni l'autre) ou, si vous préférez, essayez les trois méthodes en petite quantité, et faites choix de celle qui vous donnera la meilleure satisfaction.

La tomate.—Arrivons maintenant à la tomate. C'est une plante ou un fruit que je n'ai point à vous décrire. Quel est celui qui ne connait pas la tomate? Je ne vous parlerai pas davantage de ses bonnes qualités; elle en a beaucoup. Les uns la préfèrent crue, d'autres, cuite. Je vous l'ai déjà dit: "Des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter." Pour mon compte, j'ai été à même autant qu'on peut l'être d'en manger de belles, bien roses ou rouges, fraîches et couvertes de rosée, le matin sur le pied même, dans le jardin; par gourmandise ou par curiosité, pour me rendre compte, si ce qu'on me disait du goût exquis de la tomate mûre était vrai, j'ai goûté à ce fruit d'apparence si attrayant, et vous l'avouerai-je, je n'ai jamais pu en manger un tout entier. Le goût m'en restait toute la journée dans "la gorge"... et mon péché de gourmandise, si péché il y avait, était, je pense, suffisamment expié par le malaise que j'éprouvais ensuite, une bonne partie de la journée...

Après tout, je ne suis pas juge, et mon goût est peut-être mauvais... Quant à vous, si vous aimez la tomate, la belle tomate bien rouge, prenez les moyens d'en avoir... Vous pouvez en acheter en ville... mais elles coûtent plus cher que celles que vous récoltez vous-même dans votre jardin, et elles ne sont jamais aussi bonnes. Pour la plupart, ce sont des tomates importées, c'est-à-dire cueillies vertes, et mûrissant en route ou dans les magasins. Croyez-moi, celles qui mûriront chez vous, sous les rayons du beau soleil du bon Dieu, sont de beaucoup préférables.

—Mais, me direz-vous, c'est bien difficile d'en avoir de ces tomates mûres, avec notre climat si dur, si froid!

—Moins difficile que vous croyez, peut-être. Comment cultivez-vous vos tomates?

—Comment? Eh bien, je les sème à la fin de mars ou au commencement d'avril, puis au milieu ou à la fin de mai, quand les plants sont beaux et forts, je les mets en pleine terre.

—Et puis?... Est-ce tout?

—Oui, à peu près... Quelquefois les plants gèlent en juin, et je suis obligé de m'en procurer de plus chétifs... qui sont tardifs et qui ne produisent pas de gros fruits, (souvent pas un ne mûrit), avant les gelées.

—Est-cè tout?

—Et que, voulez-vous donc que je fasse de plus?

—Alors vous laissez vos plants croître et fleurir, sans les arroser, sans les tailler?...

—Pardon; je les arrose quand il fait trop sec... mais pour les tailler, je ne connais pas ça.

—Voilà pourtant un point d'une très grande importance... N'espérez pas avoir de beaux fruits, et surtout des fruits mûrs, si vous ne pratiquez pas une taille convenable. Pour avoir de beaux fruits, et des fruits qui viennent à maturité (non pas tous, c'est impossible, mais une bonne quantité), il faut d'abord semer à temps, ensuite repiquer plusieurs fois les jeunes plants, puis les transplanter quand les gelées ne sont plus à craindre, et que la terre est bien réchauffée... Il faut aussi préparer son terrain avec soin, le bien fumer... Une fois la plantation faite en pleine terre, ne pas laisser souffrir le plant, l'arroser quand c'est nécessaire, surtout le tailler d'une façon intelligente... Sans doute vous obtiendrez des tomates, sans prendre tous ces soins; mais quelles tomates!!... Sans doute aussi, certaines années trop froides, vous ne réussirez pas bien, même en prenant tous les soins que je vous indiquerai; mais tout de même, d'une façon générale, si vous observez ce que je vous indiquerai, vous êtes à peu près certains d'obtenir de bons résultats. En tout cas, il vaut mieux pour vous planter moins et mieux soigner ce que vous plantez. Un pied de tomate, bien cultivé, doit donner **au moins** dix livres de fruits; il peut en donner davantage.

Pour aujourd'hui, je vous dirai seulement que le moment approche de faire votre plantation en pleine terre. Beaucoup, j'en suis sûr, ont déjà fait cette plantation. Je ne les blâme pas... mais quand le soir le vent sera **nord** et **froid**, et qu'il n'y aura pas de nuage au ciel, qu'ils préparent des sacs et couvrent leurs plants. Vous savez par expérience, combien la tomate est sensible à la gelée. Par précaution, je conseille à tous de garder des plants jusque vers la fin de juin, afin que si une gelée imprévue survient, ils puissent immédiatement remplacer les plants gelées. Pour moi, je n'ai encore pas un plant en pleine terre; cette semaine, j'en mettrai 50 ou 100... avec un sac à chaque pied, en prévision d'une gelée probable... La grande plantation ne se fera pas avant le 10 ou le 12 de ce mois...

Dans le prochain article, je vous dirai tout ce qu'il est important de savoir pour la culture de la tomate; ce sera encore temps...

Avez-vous planté vos choux, vos choux-fleurs?... C'est le moment. Pour les choux d'hiver, vous pouvez planter jusque vers le 8 juillet... Ne vous pressez pas trop. Cependant il est bon qu'ils soient tous en pleine terre à la fin de ce mois.

UN ANCIEN JARDINIER.

LA LUZERNE

La luzerne est donc un fertilisant du sol, non seulement à la façon des autres trèfles, mais davantage, à cause de ses longues racines. La culture dans les vieilles provinces est devenue payante quand leur sol a été fertilisé par le trèfle. Ici nous n'avons pas encore fait d'expérience de ce genre. Nous ne faisons que commencer cette culture de la luzerne, le seul trèfle avec le mélilot, qui soit pratique sur nos fermes. Cependant M. Villeneuve, dont la science agricole est si bien connue de tous, nous assure que cette plante est aussi riche comme fertilisant du sol qu'elle l'est comme fourrage.

Un M. Hill, ayant dans le Minnesota, Etats-Unis, de grandes fermes sur lesquelle un visiteur remarquait d'immenses luzernières, disait que ses champs de luzerne étaient les plus payants de toute sa propriété. Le visiteur, qui connaissait la luzerne, surtout comme fertilisant du sol, dit à son tour:

—Ces luzernières, tout en vous fournissant du foin pour vos troupeaux, seront plus tard de beaux champs de blé, car c'est la particularité de cette plante: elle nourrit la terre d'azote.

—Mais, mon ami, répondit M. Hill, savez-vous que je ne changerais pas mes luzernières pour des champs de blé de même grandeur. Pensez donc, le foin de luzerne vaut le bon son de blé, livre pour livre, et chaque acre m'en donne, en moyenne, trois tonnes. (Le son valait alors $32 la tonne.) Pensez-vous que le blé, toutes dépenses payées, peut me rapporter autant?

Ainsi il n'est plus besoin de faire l'éloge de la luzerne comme fertilisant du sol et comme fourrage. Ceux qui la cultive n'ont plus besoin d'être poussés à le faire. Plusieurs d'entre eux en ont semé jusqu'à 50 acres, le printemps dernier. En un mot, tous ceux qui connaissent cette plante voudraient voir au moins la moitié de leurs propriétés en luzernières.

Il y a pourtant un grand nombre de cultivateurs qui n'ont pas encore commencé. Ceci ne surprend personne, quand on sait qu'il a fallu 30 ans de travail et d'exhortations pour établir la culture du trèfle dans nos vieilles provinces.

Donc, avec autant de courage que de conviction je continue de supplier les retardataires de s'y mettre. Nous avons tant besoin de reposer et nettoyer nos terres! Et puisqu'il nous faut, comme en tout pays de culture, adopter la rotation, où trouverons-nous du foin supérieur à la luzerne? Elle est si riche qu'elle peut être mélangée à la paille pour trois fois sa quantité. Mêlée à très peu de grain elle hiverne les porcs très bien.

La luzernière, après avoir produit du foin pendant quelques années, peut très avantageusement servir au pâturage pour les vaches à lait. Mais on en tire un plus grand profit en transformant les vieilles luzernières en parc pour les truies; là les petits cochons y naissent et y grandissent en si bon état qu'on les en sort en automne pour les conduire à l'abattoir.

On a souvent entendu des cultivateurs dire: "L'élevage des cochons ne paye pas!" La truie hivernée rien qu'au grain et soignée en été avec ses petits, toujours au grain, ne paye pas beaucoup. Cependant il y a toujours un gain, quelque petit qu'il soit. Mais avec la luzernière, les profits sont nets. Pensez donc, une truie hivernée presque sans grain, qui donnerait 8 à 10 petits que vous vendriez sur pied, en automne, 15, 18 et 20 sous la livre, comme nous l'avons fait ces années passées. Ajoutez à cela que le porc ne demande pas mieux que d'hiverner sous un meulon de paille. Il y a des cultivateurs qui hivernent des 30, 40 et 50 cochons et qui n'ont jamais dépensé un sou en porcherie.

La luzerne doit donc jouer un très grand rôle sur la ferme du cultivateur qui veut réussir. On objectera que les luzernières ont souffert, cette année. C'est peut-être que vous avez voulu faire paître vos animaux sur vos luzernières, et vous leur avez fait tort. A mon avis, le pâturage ne se fait que sur une vieille luzernière qu'on veut bientôt convertir en champ de blé. Les luzernières ont souffert!... Il y a bien d'autres champs qui ont souffert des grands vents, et pour cela on ne cessera pas de cultiver.

Cultivez aussi la luzerne, faites moins de guéret d'été, et malgré les vents nous aurons moins de poudreries.

N.-C. JUTRAS, ptre.

MALADIES AVIAIRES

Rhume, coriza et diphtérie

Ces maladies ont toutes pour causes communes le froid, les courants d'air et l'humidité.

Du rhume l'oiseau passe facilement au coryza simple, qui est le rhume de cerveau. Négligé, celui-ci se transforme vite en coryza compliqué ou contagieux. De là à la diphtérie il n'y a qu'un pas.

Souffrant du rhume seulement, la volaille ne fait que tousser ou éternuer. Tout de même dans cet état elle réclame du soin à cause des conséquences sérieuses qu'il peut entraîner. Le mieux alors est d'isoler le sujet dans un endroit sec et tempéré, de mêler un peu de gingembre à ses pâtées et de jeter dans son breuvage un petit morceau de camphre, continuellement submergé pour en éviter l'évaporation. Joignez à tout cela un régime varié et fortifiant, de la viande et des patates frites et du grain chaulé; le lait comme breuvage est excellent.

Si l'inflammation a envahi le cerveau c'est le coryza simple, pas malin encore, mais à traiter quand même pour l'empêcher de prendre des proportions bientôt graves. En réalité, il n'y a encore là que l'affection catarrhale de la membrane muqueuse des premières voies respiratoires. C'est quand même assez pour que l'oiseau ait déjà l'air de s'ennuyer; il éternue plus souvent, puis on ne tarde pas à remarquer l'écoulement des narines, une secrétion chassieuse aux yeux et enfin des tumeurs aux coins des organes de la vue.

Aux atteintes du coryza simple accordez les mêmes soins qu'aux sujets pris du rhume; en plus, deux ou trois fois par jour, plongez-leur le bec dans du pétrole, badigeonnez-leur en la tête et leur en ingurgitez une cuillerée à thé chaque fois, jusqu'à parfaite guérison.

Si le coryza, de simple qu'il était, est devenu compliqué ou contagieux, l'animal ne tarde pas à perdre l'appétit, sa respiration occasionne désormais un ronflement guttural et le pus nauséabond coule plus abondant des orifices nasals; son globe oculaire s'obscurcit et se gonfle; enfin l'intérieur du bec pâlit et se couvre rapidement de muscosités caséeuses ou de fausses membranes. De ce moment considérez votre oiseau comme bien malade.

Usez pour lui du même traitement que pour les sujets atteints du coryza simple, mais il lui faut quelque chose de plus; lotionnez-lui les yeux avec de l'eau tiède boriquée deux ou trois fois par jour, crevez les tumeurs et appliquez de la glycerine sur les plaies. enfin faites-le passer par des fumigations d'essence de terébentine ou — ce qui est plus aisé — suspendez dans son logement, en la protégeant d'un linge, une éponge imbibée d'ammoniaque liquide pure. On peut, matin et soir, remplacer avantageusement le pétrole par 5 ou 6 gouttes d'huile camphrée dans une cuillerée à café de glycerine.

Après le coryza compliqué se déclare souvent la diphtérie, maladie excessivement contagieuse, équivalente au croup chez les humains et capable de dépeupler en peu de temps les plus belles basses-cours; c'est pour le poulailler la véritable peste, dont parle La Fontaine dans une de ses fables.

La diphtérie se présente sous diverses formes, mais c'est quand elle se développe sur les muqueuses du bec et des premières voies respiratoires ou dans le jabot qu'elle est plus dangereuse; dans ce dernier cas, elle est presque toujours fatale.

Toutefois l'homme n'a rien à craindre de cette maladie pour lui-même, quoiqu'elle soit microbienne et par conséquent éminemment contagieuse. D'abord le bacille de la diphtérie humaine diffère de celui de la diphtérie aviaire, puis l'un et l'autre ne se propage pas indifféremment sur nous et sur les oiseaux. D'ailleurs les expériences les plus probantes ont été faites pour trancher la question longtemps discutée.

Les symptômes de la diphtérie sont sensiblement les mêmes que ceux du coryza contagieux, mais sont particulièrement caractérisés par la formation de fausses membraens jaunâtres, qui tapissent la langue, le fond du bec ou la gorge et toutes les voies aériennes; alors la respiration est râlante.

Après un diagnostic sûr, si les atteints ne sont ni trop nombreux ni trop précieux, il vaut mieux les sacrifier sans hésiter, puis les brûler ou les inhumer profondément et procéder à la désinfection de tout ce qu'ils ont contaminé; ce traitement, quoique radical, n'en reste pas moins le plus pratique. Si en effet vous soignez votre malade, il va ou guérir ou mourir; s'il meurt, qu'avez-vous gagné? S'il guérit, quand rapportera-t-il? En fin de compte point ou peu de bénéfice à l'entourer de votre sollicitude, sans calculer que vous risquez grandement d'infecter les sains, en allant des uns aux autres.

Quoi qu'il advienne, si vous vous dévouez au salut des malades, suivez les prescriptions données plus haut pour le coryza contagieux. En plus, tous les jours, après avoir nettoyé le bec et débarrassé la gorge de leurs pellicules au moyen d'une plume, d'un tampon ou de pinces, badigeonnez avec du pétrole, de l'essence de térébentine, de la teinture d'iode ou du vinaigre fort, ou bien encore avec de l'acide phénique. S'il y a chance de ramener vos sujets à la santé, c'est ainsi que vous y parviendrez.

Dans les poulaillers froids usés intelligemment, on ne connait guère ces maladies.

L'HOMME QUI ASSASSINA

Hans Von Tuebingen, commandant du sous-marin allemand U-13, assassin de sa fiancée et de son frère, se suicida sous le remords en criant: "Maudit soit l'Empereur!... Maudit soit Tirpitz!..." C'est son "journal" **authentique** que publie le magazine **J'ai vu** et la lecture du carnet de ce boche empoigne comme un roman qu'aurait signé l'auteur des **Misérables** et des **Travailleurs de la Mer.**

Puisque nous venons de citer **J'ai vu,** constatons l'immense intérêt qu'a pris ce magazine par sa récente transformation.

On trouve de tout dans ce brillant journal dont chaque numéro s'illustre d'une centaine de photographies, dessins et schémas et qui, avec le plus complet tableau de la guerre sur terre, sur mer et dans les airs, nous offre de merveilleuses pages de sciences vulgarisées, de sports, de vie active, de littérature, d'humour, etc., etc. Cette nouvelle formule **J'ai vu** en fait, sans conteste, le meilleur, le premier des magazines d'actualités.

Documenter, instruire, distraire, quelle heureuse formule et comme on comprend le succès de la grande publication française que nous nous faisons un devoir de recommander encore bien vivement à nos lecteurs, certains que nous sommes de leur être à la fois agréables et utiles.

J'ai vu est en vente partout le 1er et le 15 de chaque mois. — 50 centimes le numéro. — 24 pages de texte et d'illustrations en rototaille douce. — Spécimen contre 0 fr. 50. **L'Edition Française illustrée,** 30, rue de Provence, Paris.

L'ABREUVOIR EST PUBLIC

La place principale de X... village de repos tout proche du front, s'orne d'un bassin dans lequel une fontaine déverse une eau limpide et presque sacrée. Et mieux que les nombreux écriteaux: "Défense de laver", "Défense de faire boire les animaux", etc., un territorial au brassard multicolore veille sur le breuvage tentateur.

Un âne, qui venait d'être abandonné par son conducteur, plus fidèle à la "coopé" qu'à la consigne, ne trouva rien de mieux que de se précipiter dans le bassin défendu.

Emoi et vaine tentative du cerbère pour libérer le bassin et l'eau troublée. Le bourricot ne veut rien savoir, et, quand le conducteur revient, l'altercation est inévitable:

— Il me semble que les écriteaux sont assez apparents! s'exclame l'homme au brassard vert et rouge.

— Sans doute! répond l'ânier avec quelque embarras, mais mon âne ne sait pas lire!

—"L'Echo du boyau."



IMPOSANTE PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU A SAINT-BONIFACE



Ces quelques photographies donneront à nos lecteurs de Winnipeg et de la province une idée, bien faible, avouons-le, de la majestueuse beauté de la célébration de la Fête-Dieu, dimanche, à Saint-Boniface. Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque assistait au trône, à la grand'messe.

On avait magnifiquement décoré la cathédrale de banderoles et de drapeaux. Plus de quinze prêtres assistaient au choeur. Les rangs de la procession se formèrent comme suit devant la cathédrale:

1. Bannière de Saint-Boniface et deux drapeaux.

2. Orphelines, Soeurs Grises, Soeurs Oblates, Soeurs Sainte-Famille, Elèves, Enfants de Marie avec bannière et costume.

3. Enfants de Marie de la paroisse avec bannière et costume. 4. Dames de Ste-Anne avec bannière. 5. Dames et demoiselles qui n'appartiennent pas aux congrégations. 6. Garçons des Frères avec leur bannière. 7. Tous les petits garçons de la paroisse. 8. Elèves du Collège avec leurs bannières.

9. Croix, Clergé, Dais.

10. Sociétés avec drapeaux.

11. Hommes et jeunes gens.

12. Bannières dispersées parmi les hommes, à 50 pieds de distance, comme suit: Sacré-Coeur, St-Jean-Baptiste, Union Métisse, Forestiers, Alliance Nationale, Artisans, etc., etc.

Sa Grandeur Mgr Béliveau portait le Saint-Sacrement. Le dais était escorté des honorables juges Prendergast et Prud'homme, de Son Honneur le maire Béliveau, de l'honorable Joseph Bernier, de M. Ernest Cyr, des échevins A. Gauvin, T. Pelletier, A. Cusson, J.-A. Beaupré, de MM. Liguori Gagné, Adrien Potvin et A. Toupin. La procession défila par les rues Taché, Cathédrale, DesMeurons, Provencher, Saint-Jean-Baptiste, s'arrêtant aux deux magnifiques reposoirs de la maison des Frères de l'Académie Provencher et du Juniorat. Le chant et la musique furent rendus par la fanfare LaVérendrye et un choeur de plus de cent voix.

L'EFFORT FRANCAIS DANS LA GRANDE BATAILLE

Les conditions dans lesquelles a été réalisée l'unité de commandement des Alliés.

L'armée française vient de vivre de grandes heures. Il n'est pas encore temps de nommer tous les chefs qui ont contribué, par leur esprit de décision et d'organisation, à arrêter la ruée allemande; mais il est un hommage que, d'ores et déjà, il convient de rendre: hommage colectif et anonyme aux soldats de France.

L'offensive allemande était préparée de longue date. En dépit des réticences et des feintes que l'état-major ennemi dictait à sa presse, nous avions de bonnes raisons de croire qu'elle se déclancherait. Nous savions de même la forme qu'elle affecterait: surprise et rapidité. Mais nous étions dans l'incertitude du lieu où l'ennemi appliquerait son effort.

Serait-ce dans la région de Saint-Quentin, ou en Champagne ou en Lorraine, ou par l'Alsace et même la Suisse?

Des indices également significatifs nous obligeaient à nous tenir prêts à la riposte dans chacun de ces secteurs. En Alsace, en Lorraine, en Champagne, en Cambésis, le commandement allemand rassemblait des troupes dans des régions vides de leurs habitants, inaccessibles à l'espionnage, grâce à une police rigoureuse. De là, dérobant les marches de ses unités à la faveur de la nuit, il pouvait opérer des concentrations à sa guise sans que nous le sachions.

Il nous était donc impossible de grouper à priori nos réserves. Il nous fallait un dispositif souple, articulé sur les voies de transport, qui garantit leur intervention en temps utile sur n'importe quel secteur du front.

La profondeur de nos organisations nous assurait le temps d'amener nos réserves à la bataille dans de bonnes conditions, au moment où l'adversaire, ayant dépensé son premier effort et perdu le bénéfice de la surprise contre notre zone de couverture, se serait trouvé obligé à un déplacement d'artillerie.

Un travail analogue, basé sur la [illegible] des troupes britanniques, avait réglé l'intervention de nos disponibilités dans le secteur tenu par nos alliés.

Le commandement français avait, de sa propre initiative, réalisé le maximum de ces disponibilités. Il les avait réparties de telle sorte qu'il pût les employer en masse très rapidement, quelles que fussent les circonstances. Il était prêt à la manoeuvre. Les réserves existaient. Leur emploi était fixé. Leur entrée en jeu opportune ne dépendait plus que de la résistance plus ou moins longue des troupes en secteur.

Dans l'exécution, la tâche du commandement français a été rendue plus ardue encore par les événements qui se sont déroulés depuis le 21 mars.

C'est exclusivement sur le front britannique que les Allemands ont, ce jour-là, prononcé leur offensive. Le 22 mars au soir, après quarante-huit heures, nos alliés se trouvaient rejetés de l'autre côté du canal Crozat. Les divisions allemandes, qui avaient repris la guerre de mouvement, s'avançaient à grandes étapes vers la vallée de l'Oise, qui est le couloir naturel de la marche sur Paris. Elles progressaient bientôt, d'une manière analogue, au-delà de la Somme, en direction d'Amiens.

Les événements se sont précipités de telle sorte qu'il ne s'agissait plus de renforcer pour la riposte les troupes britanniques couvrant notre concentration. Il fallait relever nos alliés en retraite. Il fallait alimenter le combat pour reconstituer à nos frais la couverture défaillante. Il fallait en fin de compte, réunir en arrière de nouvelles troupes sans cesse dépensées par une relève qui s'étendait chaque jour vers le Nord.

Ce qu'une pareille opération comportait de difficultés de tout ordre, on le conçoit sans peine. Les conditions de la bataille moderne, avec sa consommation gigantesque de munitions et ses exigences d'effectifs, nécessite une mobilisation intense de tous les moyens de locomotion: chemin de fer, automobiles. Or, les Allemands avaient sur nous l'avantage des communication intérieures.

Leur état-major, heureusement, avait compté exclusivement sur la rapidité de sa progression. Il avait commis une faute difficile à réparer en cherchant la décision avant d'avoir absorbé les réserves de l'adversaire.

Aussi, malgré ses succès des premiers jours, l'avance allemande a-t-elle été enrayée par l'afflux des réserves françaises qui ont donné à nos alliés le moyen et le temps de se ressaisir. C'est un corps d'armée français que l'armée de von Hultier a trouvé devant elle entre Ham et Noyon. Ce sont des troupes françaises qui ont soutenu autour de Nesle de mémorables combats. Ce sont des divisions françaises qui sont inlassablement remontées devant Lassigny, devant Montdidier, devant Amiens et jusque dans la boucle de la Somme.

Ainsi s'est affirmé au début de la bataille le rôle du général Pétain. L'avance allemande a été contenue grâce à l'arrivée à des admirables troupes qu'il avait formées et entraînées au cours des mois qui viennent de s'écouler. S'il sut prendre, aux minutes décisives les mesures propres à l'entrée en ligne de ces troupes, il avait su d'abord en préparer l'intervention. Il avait aussi, par une attention de tous les instants à développer le bien-être de ses soldats et à exalter leur moral, élevé leur courage à la hauteur du sacrifice qu'il pensait leur demander. Il avait retrempé l'outil redoutable qui allait permettre de porter à l'Allemand le coup qui le forcerait à s'arrêter.

Mais une coordination des efforts s'imposait, car l'ennemi visait nettement à séparer les armées britanniques des armées françaises pour chercher à les battre séparément.

Ni le commandement en chef français, ni le commandement en chef anglais ne pouvaient assumer cette tâche en sus de leurs obligations propres. Aussi les gouvernements tombèrent-ils d'accord pour charger de cette mission supérieure le général Foch.

Par l'empressement qu'ils ont mis à accepter cette unité de direction, les Anglais ont à la fois attesté le prix de notre intervention et connu la valeur du haut commandement français. Cette solution de bon sens, que certaines susceptibilités d'amour-propre national avaient écarté avant la bataille, nous était enfin imposée par la menace de Ludendorff.

Foch associe dans une même volonté concertée les efforts anglais pour la continuation de cette dure bataille où Haig a subi le premier choc et où, dès le début, l'intervention de Pétain a rétabli l'équilibre un instant rompu.

Jadis, les batailles étaient d'un jour. Wellington tenait et l'intervention de Blucher amenait la décision dans la soirée. Aujourd'hui il n'en va plus de même. Une bataille de quinze jours est une bataille qui commence. Quand deux peuples luttent côte à côte il faut qu'une direction unique leur soit imposée. C'est la tâche de Foch. En pleine union, en plein accord avec lui, Pétain et Haig collaborent pour l'exécution de son programme stratégique et pour l'oeuvre commune qui doit être, malgré toute sa rudesse et ses difficultés, l'oeuvre de la victoire.

Z...

L'EQUIPE DES HEROS

En troisième ligne, dans un village à demi-ruiné, un vieux chef d'escadron se promenait paisiblement, un cigare aux lèvres, quand il aperçut un soldat dont le képi n'était orné d'aucun galon, mais qui fièrement, arborait sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur.

—Oh! un héros! se dit le chef d'escadron qui s'empressa de faire un beau salut au simple soldat.

Deux minutes après, il rencontrait un autre soldat, qui, bien qu'il fût de deuxième classe, était, lui aussi, chevalier de la Légion d'honneur.

— Un second héros! pensa le chef d'escadron qui réitéra son beau salut.

Mais, quelques pas plus loin, il avisait un troisième soldat décoré du ruban rouge, puis un quatrième, puis un cinquième, puis un sixième. Et tous étaient de deuxième classe et tous étaient légionnaires!

D'un geste large de la main, le chef d'escadron salua ces intrépides combattants. Puis, vibrant d'enthousiasme, il courut jusqu'au poste du colonel.

— Mon colonel, s'écria-t-il, permettez-moi de vous féliciter. Je suis dans ce village depuis une heure à peine, et j'ai déjà pu constater que six de vos hommes étaient chevaliers de la Légion d'honneur. Votre unité n'est donc composée que de héros?

—Ne vous épatez pas, répondit en souriant le colonel. Vous avez rencontré l'équipe de camoufleurs. Ils viennent badigeonner les postes d'observation, les arbres et autres perchoirs.

Pour cette besogne, on a choisi des spécialistes. Il y a D..., F... et quelques autres peintres très renommés. Ils sont, en effet, chevaliers de la Légion d'honneur, mais depuis plus de trois ans...

—"Le Cri de Paris."

D. — Que disait le général Souvarof quand un général français le rossa à Zurich?

R. — Masséna m'asséna quelque chose pour mon rhume.

* * *

D. — Sans on, je suis un célèbre poète de l'Italie; avec on, je suis un célèbre orateur français?

R. — Dante, Danton.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Terre à vendre. — En face de l'église de Sainte-Anne. A 2 milles et demi de la gare. 160 acres. Tout clôturé. A bonnes conditions. S'adresser à **M. Théophile Laplume, Bureau d'Immigration, Winnipeg, Man.**

Instituteur demandé. — Pour le district scolaire No 913 Hesslewood. Préciser salaire désiré et expérience, en écrivant à **M. Robinson, secrétaire-trésorier, Oak Lake, Man.**

On demande une ménagère pour un presbytère. Adressez: **La "Liberté", paroisse B. X., West Canada Publishing Co., Winnipeg.**

On demande une institutrice bilingue pour le district scolaire De Lamenais. Pour tout renseignement, s'adresser à **M. Emile Duhard, secrétaire-trésorier, Sainte-Rose du Lac, Man.**

A louer. — Une suite de quatre chambres et un balcon. Meublée ou non meublée. Beau site, près de la rivière, du bois et quatre maisons de l'église. S'adresser à **D. Dion, Sainte-Anne des Chênes, Man.**

Une veuve ayant deux fils de 8 et 10 ans désire s'engager chez un fermier où il n'y a pas d'enfants. Pour recommandations s'adresser à **l'Orphelinat Saint-Joseph, avenue Portage, Winnipeg.**

LE BON LANGAGE

Nous accusons réception de la troisième série du jeu de cartes du Bon Langage de l'abbé Blanchard.

Prix, 2me et 3me série, avec règles, $0.30; franco, $0.33, en s'adressant à l'abbé Etienne Blanchard, église Saint-Jacques, Montréal. Se procurer aussi à la même adresse: "Dictionnaire du Bon Langage" ($0.50 franco, relié) et "2,000 mots par l'image" ($0.29 franco). Les trois, franco, $1.00.

* * *

UNE FIERE REPONSE AU FANATIQUE DEPUTE DE COMOX, M. CLEMENTS

M. l'abbé A. Couillard Després relève en termes énergiques les insultes du fanatique Anglo-saxon.

M. l'abbé A. Couillard Després vient d'adresser la lettre suivante au député Clements de Comox.

Monsieur le Député,

Les journaux nous rapportent que vous avez, en pleine Chambre, exprimé le désir de déporter quelque 50,000 ou 75,000 Canadiens-français pour les engager à défricher les terres de votre province. Me permettrez-vous de vous demander si vous ne seriez pas l'un des descendants de ces Anglais qui avaient nom Shirley, Armstrong, Mascarène, qui, en Acadie, Nouvelle-Ecosse, ont traîné de longues années durant la tragédie de la grande déportation du peuple acadien, dans le but de s'emparer par la plus révoltante iniquité, des terres de nos chers ancêtres?

A vous entendre, Monsieur le Député, qui se croirait encore à cette époque où Shirley écrivait à Londres: "Qu'on devrait transporter dans une autre région ceux qui sont depuis des années en correspondances avec les ennemis de l'Etat..."

C'est encore le "Pennsylvania Gazette", en date du 4 septembre 1755, qui publiait l'entrefilet suivant lequel a assez d'analogie avec vos suggestions: "Si nous pouvons opérer l'expulsion des Acadiens, cet exploit sera le plus grand qu'aient accompli les Anglais en Amérique, car au dire de tous, dans la partie de la Province que ces Français habitent, il y a les meilleures terres du monde. Nous pourrions ensuite mettre à leurs places de bons fermiers anglais, et nous verrions bientôt une abondance de produits agricoles dans cette Province..."

Sont-ce là les souhaits que vous formulez? Ne trouvez-vous pas que vos procédés à l'égard de la race canadienne-française sont, à peu de chose près, analogues à ceux employés par le Kaiser, et par le peuple de la perfide Allemagne? A vous lire, Monsieur le Député, et à lire nombre de vos collègues, on se demande si, avant longtemps, les **défenseurs du droit** et de la **liberté** dans les pays d'Europe ne seront pas les persécuteurs de la race la plus loyale et la plus fidèle au drapeau britannique au Canada?

Je termine, Monsieur le Député, en vous affirmant que si le désir que vous avez exprimé en Chambre est sincère, quelque brutal qu'il ait paru, il pourrait être exaucé.

La race canadiennefrançaise est une race généreuse. Elle ne se laisse pas vaincre en générosité ni surpasser en dévouements. Si vous avez besoin de colons canadiens-français pour vous inculquer, à vous et à vos concitoyens de la Colombie-Britannique, des notions de civilisation et de savoir-vivre, les descendants des premiers colons du Canada, qui sont venus travailler à la conversion des sauvages et dépenser leurs vies pour les policer, auront le courage héroïque d'envoyer des leurs pour rendre le même service aux Anglais de votre calibre, qui sont tombés ou tomberont bientôt au rang des peuples barbares.

Je vous salue.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur le Député,
Le plus loyal sujet de Sa Majesté,
Abbé A. Couillard Després,
Ptre.

A. M. Clements,
Député de Comox-Alberni,
Ottawa, Ont.
Sorel, le 25 avril 1918.

A tous ceux qui n'ont pas encore songé à suspendre la lecture des livres de la bibliothèque du Collège, le R. P. Bibliothécaire rappelle instamment qu'il est à refaire le catalogue et qu'il manque aux rayons nombre de recrues "en congé" depuis longtemps déjà.

RETRAITE ECCLESIASTIQUE

Les 24, 25, 26, 27 et 28 juin, les prêtres séculiers de l'archidiocèse de Winnipeg se réuniront à Saint-Charles pour leur retraite annuelle, sous la présidence de Monseigneur... traite sera prêchée par le R. P. Lacoste, O.M.I., du scholasticat d'Edmonton.

PRENDERGAST—GAGNON

Mardi, le 4 juin, avait lieu, à 10 heures 30, en la cathédrale de Saint-Boniface, le mariage de M. Ernest Gagnon et de Mlle Joséphine Prendergast. M. le juge Prendergast accompagnait sa fille, et M. le juge Prud'homme servait de témoin au marié. M. l'abbé Jubinville, curé de la cathédrale, conféra la bénédiction nuptiale aux nouveaux époux. A l'orgue on exécuta plusieurs morceaux de violon et d'orchestre. Après la cérémonie, il y eut à la résidence de la mariée un joyeux et fort réconfortant goûter auquel assistaient la famille et quelques invités.

M. et Mme Gagnon sont partis le soir même pour un voyage de quelques semaines dans l'Est. Nos voeux sincères les accompagnent.

LA CINQUIEME ARME FINIRA-T-ELLE LA GUERRE?

L'aviation, aux dires de beaucoup de compétences, si elle ne finit pas la guerre, sera entre les mains de celui des belligérants qui sera le plus puissant dans ce domaine, une arme si redoutable qu'elle lui donnera toutes les chances d'obtenir la victoire. C'est dire la haute importance, l'immense intérêt qu'offre la cinquième arme.

Aussi, la lecture des prodigieux exploits de nos as, leurs combats, leurs mémoires, est-elle plus passionnante que celle des plus sensationnels romans. Mais, pour cela faut-il que cette histoire au jour le jour de l'aviation, qui est de la "grande histoire", soit écrite sans bluff et sans la moindre erreur. **La Guerre aérienne illustrée,** que rédige en chef Jacques Mortane, un des historiens les plus compétents de l'aviation, remplit admirablement ce si difficile programme. Nous la conseillons hautement à nos lecteurs qui y trouveront à côté des renseignements les plus précieux sur la technique et la tactique aériennes, tout ce qui concerne nos as en des séries sensationnelles comme celles des **Mémoires de Dorme** et des **Souvenirs sur Guynemer** qui sont le triomphe actuel de cette grande revue française.

La Guerre Aérienne illustrée paraît le jeudi. — Le numéro: 60 centimes. — Chez tous les libraires et dans les Bibliothèques des gares. — **L'Edition française illustrée,** 30, rue de Provence, Paris. (Spécimen contre 0 fr 60.)

D. — Pourquoi Napoléon 1er aimait-il voir un cheval avec des harnais de luxe? qu'est-ce que cela lui rappelait?

R. — Sa femme, Joséphine de Beauharnais.

NOS SAINTS PATRONS

9. Dimanche—III ap. Pentecôte. Sol. du S. C.
10. Lundi—Ste Marguerite d'Ecosse.
11. Mardi—S. Barnabé, apôtre.
12. Mercredi—S. Jean de S. Facond., conf.
13. Jeudi—S. Antoine de Padoue, conf.
14. Vendredi—S. Basile le Grand, conf. et doct.
15. Samedi—Ste Germaine Cousin.